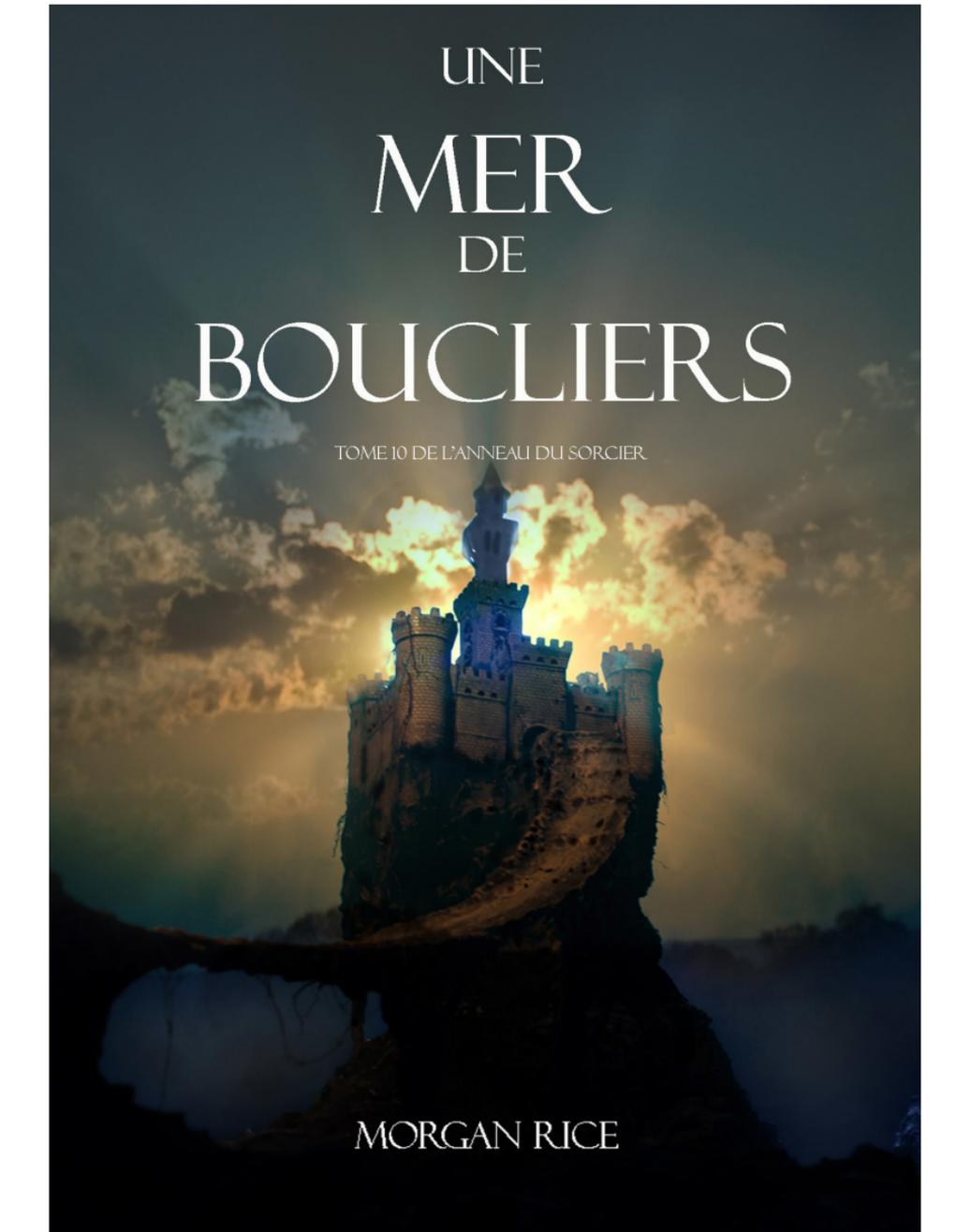


UNE
MER
DE
BOUCLIERS

TOME 10 DE L'ANNEAU DU SORCIER



MORGAN RICE

Morgan Rice

Une Mer De Boucliers

Серия «L'anneau Du Sorcier», книга 10

Аннотация

Dans UNE MER DE BOUCLIER (tome 10 de l'Anneau du Sorcier), Gwendolyn donne naissance à son fils et celui de Thorgrin, parmi de puissants présages. Avec un fils né d'eux, les vies de Gwendolyn et de Thorgrin sont changées pour toujours, tout comme la destinée de l'Anneau. Thor n'a pas d'autre choix que de s'embarquer pour trouver sa mère, de laisser sa femme et son enfant et de s'aventurer loin de sa terre natale pour une quête périlleuse qui aura comme enjeu le futur de l'Anneau. Avant que Thor ne parte, il s'unit avec Gwendolyn lors du plus grand mariage de l'histoire des MacGils, il doit d'abord remettre la Légion sur pied, il approfondit son entraînement avec Argon, et se voit accorder l'honneur dont il avait toujours rêvé quand il est incorporé dans l'Argent et devient Chevalier. Gwendolyn est étourdie par la naissance de son fils, le départ de son époux, et par la mort de sa mère. Tout l'Anneau se réunit pour les funérailles royales, qui rassemblent les sœurs séparées, Luanda et Gwendolyn, dans une dernière confrontation qui aura de terribles conséquences. Les prophéties d'Argon résonnent dans sa tête, et Gwendolyn pressent un danger imminent pour l'Anneau, et fait progresser ses plans pour sauver tout son peuple en cas de catastrophe.

Erec reçoit des nouvelles de la maladie de son père, et est convoqué de retour chez lui, dans les Îles Méridionales ; Alistair se joint à lui pour ce voyage, alors que leur projet de mariage se précise. Kendrick recherche sa mère perdue depuis longtemps, et est stupéfait par ce qu'il découvre. Elden et O'Connor retournent dans leurs villes natales pour trouver des choses auxquelles ils ne s'attendaient pas, pendant que Conven bascule plus profondément dans le deuil et vers le côté sombre. Steffen trouve inopinément l'amour, alors que Sandara surprend Kendrick en quittant l'Anneau, retournant dans son pays natal dans l'Empire. Reece, malgré lui, tombe amoureux de sa cousine, et quand les fils de Tirus le découvrent, ils mettent en branle une grande trahison. Matus et Srog essaient de maintenir l'ordre dans Isles Boréales, mais un malentendu tragique s'ensuit quand Selese découvre la liaison, juste avant le mariage, et une guerre menace d'éclater dans les Isles Boréales à cause des passions ardentes de Reece. Le côté McCloud des Highlands est également instable, avec une guerre civile sur le point de se déclarer en raison de l'autorité faible de Bronson, et des actes impitoyables de Luanda. Avec l'Anneau au bord de la guerre civile, Romulus, dans l'Empire, découvre une nouvelle forme de magie qui pourrait détruire pour de bon le Bouclier. Il conclut un accord avec le côté sombre, enhardi par un pouvoir que même Argon ne peut arrêter, Romulus s'embarque avec un moyen sûr de détruire l'Anneau. Avec un univers élaboré et des personnages sophistiqués, est un récit épique d'amis et d'amants, de rivaux et de prétendants, de chevaliers et de dragons, d'intrigues et de machinations politiques, de passage à l'âge adulte, de cœurs brisés, de déceptions, d'ambition et de trahison. C'est une histoire d'honneur et de courage, de sort et de destinée, de sorcellerie. C'est un ouvrage de fantasy qui nous emmène dans un

monde que nous n'oublierons jamais, et qui plaira à tous les âges et sexes.

Содержание

CHAPITRE UN	15
CHAPITRE DEUX	19
CHAPITRE TROIS	26
CHAPITRE QUATRE	34
CHAPITRE CINQ	41
CHAPITRE SIX	49
CHAPITRE SEPT	57
CHAPITRE HUIT	66
CHAPITRE NEUF	73
CHAPITRE DIX	79
Конец ознакомительного фрагмента.	83

U n e M E R d e B O U C L I E R S

(TOME 10 de l'ANNEAU DU SORCIER)

Morgan Rice

À propos de Morgan Rice

Morgan Rice est l'auteur à succès n°1 et l'auteur à succès chez USA Today de la série d'épopées fantastiques L'ANNEAU DU SORCIER, qui compte dix-sept tomes, de la série à succès n°1 SOUVENIRS D'UNE VAMPIRE, qui compte onze tomes (pour l'instant), de la série à succès n°1 LA TRILOGIE DES RESCAPÉS, thriller post-apocalyptique qui contient deux tomes (pour l'instant) et de la nouvelle série d'épopées fantastiques ROIS ET SORCIERS. Les livres de Morgan sont disponibles en édition audio et papier, et des traductions sont disponibles en plus de 25 langues.

TRANSFORMATION (Livre # 1 de Mémoires d'une vampire), ARÈNE UN (Livre # 1 de la Trilogie des rescapés) et LA QUÊTE DE HÉROS (Livre # 1 dans L'anneau du sorcier) et LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre # 1 de Rois et sorciers) sont disponibles en téléchargement gratuit!

Morgan adore recevoir de vos nouvelles, donc n'hésitez pas à visiter www.morganricebooks.com pour vous inscrire sur la liste de distribution, recevoir un livre gratuit, des cadeaux gratuits, télécharger l'appli gratuite, lire les dernières nouvelles exclusives,

vous connecter à Facebook et à Twitter, et rester en contact !

Quelques acclamations pour l'œuvre de Morgan Rice

« L'ANNEAU DU SORCIER a tous les ingrédients d'un succès immédiat : des intrigues, des contre-intrigues, du mystère, de vaillants chevaliers et des relations qui s'épanouissent entre les cœurs brisés, les tromperies et les trahisons. Ce roman vous occupera pendant des heures et satisfera toutes les tranches d'âge. À ajouter de façon permanente à la bibliothèque de tout bon lecteur de fantasy. »

--Books and Movie Reviews, Roberto Mattos

« [Une] épopée de fantasy passionnante. »

—Kirkus Reviews

« Les prémices de quelque chose de remarquable ... »

--San Francisco Book Review

« Bourré d'action... L'écriture de Rice est consistante et le monde intrigant. »

--Publishers Weekly

« Une épopée inspirée... Et ce n'est que le début de ce qui promet d'être une série épique pour jeunes adultes. »

--Midwest Book Review

Du même auteur

ROIS ET SORCIERS

LE RÉVEIL DES DRAGONS (Livre n 1)

LE RÉVEIL DU VAILLANT (Livre n 2)
LE POIDS DE L'HONNEUR (Livre n 3)
UNE FORGE DE BRAVOURE (Livre n 4)

L'ANNEAU DU SORCIER

LA QUÊTE DES HÉROS (Tome 1)
LA MARCHÉ DES ROIS (Tome 2)
LE DESTIN DES DRAGONS (Tome 3)
UN CRI D'HONNEUR (Tome 4)
UNE PROMESSE DE GLOIRE (Tome 5)
UN PRIX DE COURAGE (Tome 6)
UN RITE D'ÉPÉES (Tome 7)
UNE CONCESSION D'ARMES (Tome 8)
UN CIEL DE SORTILÈGES (Tome 9)
UNE MER DE BOUCLIERS (Tome 10)
UN RÈGNE D'ACIER (Tome 11)
UNE TERRE DE FEU (Tome 12)
UNE LOI DE REINES (Tome 13)
UN SERMENT FRATERNEL (Tome 14)
UN RÊVE DE MORTELS (Tome 15)
UNE JOUTE DE CHEVALIERS (Tome 16)
LE DON DE BATAILLE (Tome 17)

LA TRILOGIE DES RESCAPÉS

ARÈNE UN : LA CHASSE AUX ESCLAVES (Tome 1)
DEUXIÈME ARÈNE (Tome 2)

MÉMOIRES D'UN VAMPIRE
TRANSFORMATION (Tome 1)
ADORATION (Tome 2)
TRAHISON (Tome 3)
PRÉDESTINATION (Tome 4)
DÉSIR (Tome 5)
FIANÇAILLES (Tome 6)
SERMENT (Tome 7)
TROUVÉE (Tome 8)
RENÉE (Tome 9)
ARDEMMENT DESIRÉE (Tome 10)
SOUMISE AU DESTIN (Tome 11)

KINGS AND SORCERERS



THE SORCERER'S RING



THE SURVIVAL TRILOGY



the vampire journals





Écoutez L'ANNEAU DU SORCIER en format audio!

Copyright © 2013 par Morgan Rice

Tous droits réservés. Sauf dérogations autorisées par la Loi des États-Unis sur le droit d'auteur de 1976, aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, distribuée ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit,

ou stockée dans une base de données ou système de récupération, sans l'autorisation préalable de l'auteur.

Ce livre électronique est réservé sous licence à votre seule jouissance personnelle. Ce livre électronique ne saurait être revendu ou offert à d'autres personnes. Si vous voulez partager ce livre avec une tierce personne, veuillez en acheter un exemplaire supplémentaire par destinataire. Si vous lisez ce livre sans l'avoir acheté ou s'il n'a pas été acheté pour votre seule utilisation personnelle, vous êtes prié de le renvoyer et d'acheter votre exemplaire personnel. Merci de respecter le difficile travail de cet auteur.

Il s'agit d'une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les entreprises, les organisations, les lieux, les événements et les incidents sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés dans un but fictionnel. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, n'est que pure coïncidence.

Image de couverture : Copyright Razzomgame, utilisée en vertu d'une licence accordée par Shutterstock.com.

TABLE DES MATIÈRES

[CHAPITRE UN](#)

[CHAPITRE DEUX](#)

[CHAPITRE TROIS](#)

[CHAPITRE QUATRE](#)

[CHAPITRE CINQ](#)

[CHAPITRE SIX](#)

CHAPITRE SEPT

CHAPITRE HUIT

CHAPITRE NEUF

CHAPITRE DIX

CHAPITRE ONZE

CHAPITRE DOUZE

CHAPITRE TREIZE

CHAPITRE QUATORZE

CHAPITRE QUINZE

CHAPITRE SEIZE

CHAPITRE DIX-SEPT

CHAPITRE DIX-HUIT

CHAPITRE DIX-NEUF

CHAPITRE VINGT

CHAPITRE VINGT-ET-UN

CHAPITRE VINGT-DEUX

CHAPITRE VINGT-DEUX

CHAPITRE VINGT-QUATRE

CHAPITRE VINGT-CINQ

CHAPITRE VINGT-SIX

CHAPITRE VINGT-SEPT

CHAPITRE VINGT-HUIT

CHAPITRE VINGT-NEUF

CHAPITRE TRENTE

CHAPITRE TRENTE-ET-UN

CHAPITRE TRENTE-DEUX

CHAPITRE TRENTE-TROIS

CHAPITRE TRENTE-QUATRE

CHAPITRE TRENTE-CINQ

CHAPITRE TRENTE-SIX

CHAPITRE TRENTE-SEPT

CHAPITRE TRENTE-HUIT

CHAPITRE TRENTE-NEUF

CHAPITRE QUARANTE

CHAPITRE QUARANTE-ET-UN

CHAPITRE QUARANTE-DEUX

CHAPITRE QUARANTE-TROIS

CHAPITRE QUARANTE-QUATRE

Westmorland : « Oh, lors que n'avons ici

Rien que dix mille de ces hommes d'Angleterre

Qui n'ont d'ouvrage ce jour ! »

Henri V : « Non, mon beau cousin.

Moins nombreux les hommes, plus grande la part d'honneur.

Gré de Dieu, je te prie, ne souhaite homme de plus. »

--William Shakespeare

Henri V

CHAPITRE UN

Gwendolyn pleurait et hurlait, déchirée par la douleur.

Étendue sur le dos dans un champ de fleurs sauvages, le ventre plus douloureux qu'elle ne l'aurait cru possible, elle poussait et se tordait pour tenter de faire sortir le bébé. Une partie d'elle voulait tout arrêter, espérait avoir le temps de rejoindre la sécurité avant d'accoucher. Toutefois, au fond d'elle, elle savait que le bébé allait arriver d'un instant à l'autre, qu'elle le veuille ou non.

S'il vous plait, mon Dieu, pria-t-elle. Donne-moi quelques heures. Laisse-moi rejoindre une maison d'abord.

Mais Dieu en avait décidé autrement. Gwendolyn sentit une vague de douleur la traverser de part en part et renversa la tête. Le bébé se retourna en elle, tout près de sortir. Elle ne pourrait jamais l'arrêter.

Au lieu de lutter, elle se mit à pousser, en se forçant à prendre de grandes inspirations, comme les sages-femmes le lui avaient demandé. Cela n'avait pas l'air de marcher et Gwen poussa un gémissement d'agonie.

De nouveau, elle s'assit sur son séant pour apercevoir un signe d'humanité.

— À L'AIDE ! cria-t-elle à pleins poumons.

Aucune réponse ne vint. Gwen demeura allongée seule au milieu d'un champ, loin de toute vie, son cri perdu entre les arbres et emporté par le vent.

Gwen voulait se montrer forte mais elle était terrifiée. Pas vraiment pour elle, surtout pour le bébé. Qu'arriverait-il si personne ne la trouvait ? Même si elle finissait par accoucher toute seule, aurait-elle ensuite la force de quitter cet endroit avec son bébé ? Elle commençait à penser qu'elle mourrait ici avec son fils.

Le souvenir des Limbes traversa son esprit. La libération de Argon. Le choix que Gwen avait dû faire. Le sacrifice. La terrible décision qu'elle avait été forcée de prendre : son bébé ou son mari. En se rappelant son choix, Gwen se remit à pleurer. Pourquoi la vie demandait-elle toujours des sacrifices ?

Gwen retint sa respiration quand le bébé s'étira dans son ventre. La douleur lui transperça le corps du crâne jusqu'aux orteils. Elle eut soudain l'impression d'être un vieux chêne, scié en deux par un bûcheron.

Elle renversa la tête, le regard tourné vers le ciel et la bouche ouverte sur un cri. Elle tâcha de s'imaginer n'importe où ailleurs, essaya de conjurer une image dans sa tête, quelque chose qui lui apporterait un sentiment de paix.

Elle pensa à Thor. Elle se vit avec lui, le jour de leur première rencontre, tous deux marchant dans les champs, les mains nouées entre leurs deux corps, en compagnie de Krohn qui gambadait. Elle prit soin de donner vie à ce tableau et de se concentrer sur les détails.

Cela ne marchait pas... Elle ouvrit les yeux dans un sursaut, comme une pointe de douleur la ramenait à la réalité. Comment

était-elle arrivée là, toute seule ? Aberthol. Aberthol lui avait parlé de sa mère mourante et Gwen s'était précipitée pour lui rendre visite. Sa mère était-elle en train de mourir ?

Gwen poussa soudain un hurlement. En baissant les yeux, elle vit la tête du bébé apparaître. Elle s'allongea à nouveau, poussa, poussa, poussa, le visage écarlate.

Enfin, elle sentit que c'était fini et un cri perça le silence.

Le cri d'un bébé.

Le ciel se couvrit alors de nuages. Sans aucun signe avant-coureur, l'agréable journée d'été se transforma en nuit d'hiver. Sous les yeux de Gwen, les deux soleils disparurent soudain, éclipsés par les deux lunes.

Une éclipse totale des deux soleils. Gwen en croyait à peine ses yeux : cela n'arrivait qu'une fois tous les dix mille ans !

À sa grande horreur, elle se retrouva plongée dans l'obscurité. Soudain, des éclairs zébrèrent le ciel noir et Gwen sentit des gravillons de glace la bombarder. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre qu'il s'agissait de grêle.

Tout cela arrivait au moment de la naissance de son fils. Gwen le savait : c'était un présage. L'enfant serait plus puissant qu'elle ne pouvait l'imaginer. Il venait d'un autre royaume.

Il pleurait. Gwen tendit instinctivement les bras pour l'attirer contre sa poitrine avant qu'il ne glisse dans l'herbe et la boue, pour le protéger de la grêle.

Il poussa un gémissement et la terre se mit à trembler sous le corps de Gwen. Au loin, d'énormes rochers dégringolèrent

des hauteurs de la montagne. Gwen eut l'impression de sentir le pouvoir de son enfant courir à travers elle, avant de se répandre dans tout l'univers.

Elle le serra contre elle, plus faible à chaque instant : elle perdait trop de sang. La tête lui tournait. Elle n'aurait jamais assez de force pour se relever, pour retenir son enfant qui ne cessait de pleurer contre sa poitrine. Ses jambes ne la portaient plus.

Elle allait mourir ici, dans ce champ, avec son enfant. Elle ne se souciait plus de sa propre vie, mais elle ne pouvait imaginer la mort de son enfant.

— NON ! hurla-t-elle en rassemblant ses dernières forces pour que son cri de protestation atteigne les cieux.

Elle renversa la tête, étendue sur le sol, quand un cri répondit au sien. Non pas un cri humain, mais celui d'une ancienne créature.

Gwen se sentit partir. En levant les yeux, elle vit quelque chose apparaître dans le ciel, comme une hallucination. Une bête immense, qui plongea vers elle. Gwen réalisa faiblement qu'elle connaissait cette bête et qu'elle l'aimait.

Ralibar.

Avant de ses paupières ne se ferment, elle vit Ralibar piquer vers elle : ses grands yeux verts, ses vieilles écailles écarlates, ses serres tendues vers Gwendolyn...

CHAPITRE DEUX

Luanda restait frappée d'effroi devant le cadavre de Koovia, le poing encore fermé sur la dague ensanglantée. Elle pouvait à peine comprendre son propre geste.

Un silence s'était abattu sur le hall et tous la regardaient sans broncher, stupéfaits, en jetant parfois un coup d'œil au corps de Koovia à ses pieds. L'intouchable Koovia, le grand guerrier du royaume McCloud, qui ne le cédait qu'au Roi McCloud lui-même. La tension était si épaisse qu'on aurait pu la couper avec un couteau.

Luanda était la plus choquée de tous. La paume de sa main, celle qui tenait encore la dague, lui semblait brûler. Une vague de chaleur la traversait, consumant à la fois son excitation et sa terreur à l'idée d'avoir tué un homme. Elle en était presque fière, fière d'avoir pu arrêter ce monstre avant qu'il ne lève la main sur son mari ou sur la mariée. Il l'avait bien mérité. Tous ces McClouds n'étaient que des sauvages.

Un cri perça le silence. En levant les yeux, Luanda vit un guerrier, le compagnon de Koovia, s'élancer à travers la pièce, le regard enflammé par la vengeance. Il brandit son épée, prêt à la poignarder en pleine poitrine.

Encore étourdie par son propre geste, Luanda ne sut réagir et le guerrier plongea vers elle. Elle se prépara au choc : bientôt, une lame lui percerait le cœur. Luanda n'en avait que faire. Elle

avait tué cet homme et rien ne lui importait plus...

Elle ferma les yeux, prête à mourir... À sa grande surprise, un fracas métallique retentit.

Bronson avait fait un pas en avant et paré le coup avec son épée. Luanda resta stupéfaite : elle n'aurait jamais imaginé qu'il ait une telle force de caractère ou qu'il soit capable d'arrêter un coup si puissant avec une seule main valide. La tendresse qu'il éprouvait encore à son égard la surprenait plus que tout le reste : il était prêt à risquer sa vie pour elle.

Bronson fit adroitement tournoyer son épée. Même avec une seule main, il avait suffisamment d'adresse et de force pour poignarder le guerrier en plein cœur, tuant son adversaire sur le coup.

Luanda en crut à peine ses yeux. Encore une fois, Bronson lui sauvait la vie. Elle sentit une vague d'amour et de gratitude la traverser. Peut-être était-il plus fort qu'elle ne l'avait imaginé...

Des cris retentirent de tous côtés, alors que McClouds et MacGils se jetaient les uns sur les autres, pressés de savoir lesquels d'entre eux sortiraient vainqueurs. Les fausses civilités qui avaient émaillées les noces et le banquet disparaissaient définitivement. C'était la guerre : guerriers contre guerriers échauffés par la boisson et la rage, devant l'affront commis par ce McCloud qui avait osé lever la main sur la mariée.

Les hommes bondirent par-dessus les longues tables, pressés de tuer, et se jetèrent les uns sur les autres, toutes lames dehors, avant de rouler sur les assiettes, renversant le vin et la nourriture.

Il y avait tant de monde que les combattants étaient au coude à coude et avaient à peine assez de place pour manœuvrer. Bientôt un chaos sanglant prit d'assaut le hall.

Luanda tâcha de reprendre ses esprits. Tout allait si vite ! Motivés par la soif de sang, les hommes grouillaient autour d'elle. Cependant, aucun d'entre eux ne prit le temps d'observer ce qui se passait réellement. Luanda, elle, embrassa la scène du regard. Elle seule remarqua les McClouds qui se glissaient aux quatre coins de la pièce, verrouillant les portes une par une, avant de s'éclipser.

Les cheveux de Luanda se dressèrent sur sa nuque quand elle comprit ce qui se passait. Les McClouds enfermaient les invités dans le hall et fuyaient pour une raison connue d'eux seuls. Les yeux écarquillés d'effroi, elle les vit se saisir de torches et comprit avec horreur qu'ils avaient l'intention de brûler le hall et tous les invités – même leurs propres soldats.

Elle aurait dû savoir... Les McClouds étaient impitoyables. Ils auraient fait n'importe quoi pour remporter la victoire.

Luanda balaya la pièce du regard. Une porte demeurait encore ouverte.

Elle se jeta dans la mêlée pour l'atteindre, poussant les hommes à coups de coude. Un McCloud se précipita, lui aussi, et elle accéléra l'allure, bien décidée à ne pas le laisser faire.

Le McCloud ne la vit pas venir. Il tendit la main vers la poutre de bois, prêt à barrer la porte. Luanda le chargea en brandissant sa dague et le poignarda dans le dos.

L'homme poussa un cri strident, la tête renversée, avant de s'écrouler.

Luanda saisit la poutre et la jeta au loin, ouvrit la porte à la volée et se précipita dehors.

Elle attendit quelques secondes, le temps que son regard s'habitue à l'obscurité. Enfin, elle aperçut les McClouds regroupés à l'extérieur, armés de torches. Ils étaient sur le point de mettre le feu. Luanda resta pétrifiée d'horreur. Elle ne pouvait pas les laisser faire !

Elle tourna les talons et plongea à nouveau dans la mêlée, à la recherche de Bronson qu'elle tira loin de la bagarre.

— Les McClouds ! s'écria-t-elle. Ils se préparent à brûler le hall ! Aide-moi ! Fais-les sortir ! MAINTENANT !

Quand il comprit ce qui se passait, Bronson écarquilla les yeux d'horreur. Sans hésiter un seul instant, il se précipita vers les chefs MacGils, les tira loin du conflit et se mit à hurler en montrant frénétiquement la porte ouverte. Tous suivirent des yeux son doigt tendu. Quand ils comprirent, ils s'empressèrent de rallier leurs hommes.

À la grande satisfaction de Luanda, les MacGils mirent fin au combat et coururent vers la porte ouverte.

Alors qu'ils s'organisaient, Luanda et Bronson ne perdirent pas un seul instant. Ils se précipitèrent vers la porte qu'à leur grande horreur, un autre McCloud tentait de verrouiller. Cette fois, ils n'arriveraient pas à temps pour l'arrêter...

Bronson réagit très vite. Il leva son épée, prit son élan et la jeta.

La lame vola à travers les airs et tournoya sur elle-même avant de se planter dans le dos du McCloud.

Celui-ci poussa un hurlement et s'écroula. Bronson se précipita pour ouvrir à nouveau la porte.

Par douzaines, les MacGils coururent vers eux et les rejoignirent. Lentement, le hall se vida, à mesure que les hommes fuyaient, sous les regards éberlués des soldats McClouds qui se demandaient pourquoi leurs ennemis quittaient le champ de bataille.

Quand tous furent dehors, Luanda referma la porte, verrouillant la porte de l'extérieur avec l'aide de quelques hommes, barrant la route aux McClouds restés à l'intérieur.

Les hommes qui s'apprêtaient à brûler le hall finirent par remarquer l'agitation. Ils lâchèrent leurs torches et se saisirent de leurs épées.

Bronson et ses compagnons ne leur en laissèrent pas le temps. Ils chargèrent à leur tour, de tous côtés, tuant les hommes qui se débattaient avec leurs armes, embarrassés par les torches. Cependant, la plupart des soldats McClouds étaient toujours à l'intérieur et le petit groupe qui se trouvait à l'extérieur ne faisait pas le poids face aux MacGils enragés, qui les tuèrent rapidement.

Luanda s'approcha de Bronson. Les hommes MacGils, essoufflés et heureux d'en réchapper, se tournèrent vers elle avec un respect renouvelé : ils savaient qu'ils lui devaient la vie.

Des coups se firent entendre alors contre les portes : les

McClouds piégés à l'intérieur tentaient de fuir. Les MacGils se tournèrent lentement vers Bronson, l'air incertain.

— Il faut réprimer la rébellion, dit Luanda avec force. Tu dois les traiter comme ils nous auraient traités : avec brutalité.

Bronson cligna des yeux et elle vit qu'il hésitait.

— Leur plan a échoué, dit-il. Ils sont pris au piège. Prisonniers. Nous allons les arrêter.

Luanda secoua la tête avec assurance.

— NON ! cria-t-elle. Ces hommes te regardent. Ils te considèrent comme leur chef. Ici, c'est la brutalité qui règne. Nous ne sommes pas à la Cour du Roi. La brutalité demande le respect. Nous ne pouvons pas les laisser vivre, il faut faire un exemple !

Bronson eut un geste de recul, horrifié.

— Que dis-tu ? Que nous devrions les brûler vifs ? Que nous devrions leur faire connaître le sort qu'ils voulaient nous infliger ?

Luanda serra les dents.

— Si tu ne le fais pas, je te préviens : un jour ou l'autre, ce sont eux qui nous tueront.

Les MacGils se rassemblaient autour d'eux, à l'écoute. Luanda se sentait bouillir de frustration. Elle aimait Bronson. Après tout, il lui avait sauvé la vie. Cependant, elle haïssait la faiblesse et la naïveté dont il faisait preuve parfois.

Elle en avait assez que les hommes règnent à sa place et prennent de mauvaises décisions. Elle voulait gouverner. Elle serait meilleure qu'eux, elle le savait. Il fallait une femme pour

régner sur un monde d'hommes.

Toute sa vie, elle avait été mise à l'écart, mais c'était fini : c'était son intervention qui avait sauvé les hommes MacGils et elle était fille de roi – la première née.

Comme Bronson restait les bras ballants, Luanda comprit qu'il ne ferait rien.

Elle n'y tint plus. En poussant un cri de frustration, elle saisit la torche que tenait un des domestiques. Dans le silence et sous le regard stupéfait des hommes, elle jeta le flambeau de toutes ses forces.

La flamme illumina la nuit en filant dans les airs, avant d'atterrir sur le toit de chaume.

À la grande satisfaction de Luanda, le feu se propagea immédiatement.

Les MacGils poussèrent des cris d'encouragement et tous suivirent son exemple : ils ramassèrent les torches et les lancèrent. Bientôt, les flammes s'élevèrent et la chaleur lécha leurs visages, illuminant la nuit. Le hall des fêtes prit feu, en proie à l'incendie.

Les cris des McClouds piégés à l'intérieur se firent entendre, déchirants. Bronson eut un sursaut d'effroi, mais Luanda resta debout, froide, impitoyable, les mains sur les hanches, satisfaite d'entendre leur agonie.

Elle se tourna vers Bronson qui la regardait, bouche bée.

— Voilà, dit-elle, ce que régner signifie.

CHAPITRE TROIS

Reece marchait aux côtés de Stara, épaule contre épaule. Leurs mains se frôlaient à chaque pas entre leurs deux corps. Ils parcouraient un interminable champ de fleurs aux couleurs éclatantes, en haut de la montagne. Le panorama était splendide. Ils marchaient en silence. Un million d'émotions contradictoires submergeaient le cœur de Reece. Tant et si bien qu'il ne savait plus quoi dire...

Il pensait encore à cet instant, quand son regard avait trouvé celui de Stara, de l'autre côté du lac de montagne. Il avait renvoyé tous ces gens pour se retrouver seul avec elle. Beaucoup s'étaient montrés réticents, surtout Matus qui connaissait bien leur histoire, mais Reece avait insisté. L'attrait de Stara était presque magnétique : elle attirait Reece. Il voulait lui parler seul à seul, comprendre pourquoi elle le regardait avec tant d'amour, le même amour qu'il ressentait encore pour elle... Comprendre si tout cela était réel. Comprendre ce qui leur arrivait.

Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Par où commencer ? Que faire ? Sa raison lui criait de tourner les talons et de partir en courant, aussi loin d'elle que possible, et de prendre le bateau pour l'oublier à tout jamais. Retrouver sa fiancée qui l'attendait. Après tout, Selese l'aimait et il aimait Selese. Leur mariage aurait bientôt lieu.

C'était ce qu'il y avait de plus sage à faire. La bonne chose à

faire.

Cependant, les émotions submergeaient sa raison. Sa passion refusait de se soumettre à la logique. Elle le forçait à demeurer aux côtés de Stara et à marcher avec elle à travers ces champs. Il n'avait jamais vraiment compris cette partie incontrôlable de lui-même qui l'avait poussé toute sa vie à suivre son cœur. Motivé par elle, il n'avait pas toujours pris les bonnes décisions... Mais, quand un éclair de passion si puissant le traversait, Reece était incapable d'y résister.

Comme il marchait aux côtés de Stara, il se demanda si elle ressentait la même chose. Sa main effleurait la sienne à chacun de leurs pas et il devinait l'ombre d'un sourire à la commissure de ses lèvres. Il était difficile de connaître ses pensées. Reece se souvenait qu'il était resté pétrifié devant elle le jour de leur première rencontre. Il n'avait pensé à rien d'autre qu'elle pendant des jours. Quelque chose dans son regard translucide, dans sa posture fière et noble, celle d'une louve qui le fixait du regard, émerveillait Reece.

Malgré leur jeune âge, ils avaient toujours su qu'une relation entre cousins était interdite, mais cela ne les avait jamais arrêtés. Il y avait quelque chose entre eux, quelque chose de fort qui les poussait l'un vers l'autre et peu importait l'opinion des autres. Enfants, ils étaient immédiatement devenus les meilleurs amis du monde, l'un recherchant toujours la compagnie de l'autre plutôt que celle de ses cousins ou de ses amis. Quand la famille se rendait aux Isles Boréales, Reece passait tout son temps avec elle.

Elle faisait de même et l'attendait longuement, perchée sur la falaise, dans l'attente de son arrivée.

Au début, ils n'avaient été que des amis... Une nuit fatidique, sous un ciel tapissé d'étoiles, enfin, tout avait changé. Malgré l'interdiction et le tabou, leur lien s'était renforcé. Il était devenu plus fort, plus grand, irrésistible.

Quant il quittait les Isles, Reece rêvait d'elle, jusqu'à broyer du noir au cours de nombreuses nuits blanches. Allongé sur son lit, il se représentait en pensée son visage et priait pour que disparaissent l'océan et la loi qui les séparaient.

Elle ressentait la même chose que lui et lui envoyait d'innombrables lettres, emportées par une armée de faucons, chacun de ses mots confessant son amour. Il lui répondait toujours, mais sans jamais égaler son éloquence.

Le jour qui avait sonné la fin de l'entente entre les MacGils avait été la pire journée de toute la vie de Reece. Le poison destiné au père de Reece avait tué le fils aîné de Tirus. Cela n'avait pas empêché Tirus de jeter le blâme sur son frère aîné, achevant de briser le lien entre leurs deux familles. Reece et Stara avaient tous deux reçus l'interdiction de communiquer avec leurs cousins ou de leur rendre visite. Ce jour-là, leurs deux cœurs étaient morts un peu, à l'intérieur. Longtemps, Reece s'était demandé s'il la reverrait un jour. Il savait qu'elle avait senti la même chose.

Un jour, elle avait cessé de lui écrire. Sans doute, quelqu'un avait intercepté ses lettres, mais Reece ne pouvait en être sûr.

Il suspectait que ses courriers, eux aussi, ne parvenaient plus à leur destinataire. Un jour, il s'était obligé à bannir tout souvenir d'elle de ses pensées. Cela n'empêchait pas son image de surgir de temps à autre. Il n'avait jamais vraiment cessé de se demander ce qu'elle était devenue. Pensait-elle à lui, de temps en temps ? S'était-elle mariée ?

La revoir aujourd'hui avait fait ressurgir son tourment. Il semblait encore frais dans le cœur de Reece, brûlant, comme s'ils n'avaient jamais été séparés. Elle était plus âgée, plus ronde, plus belle, si c'était possible. Elle était devenue une femme. Son regard était aussi perçant que dans ses souvenirs. Reece y devinait son amour et se sentait transporté à l'idée qu'elle ressentait la même chose que lui.

Reece voulut penser à Selese. Il lui devait au moins ça, mais cela semblait impossible.

Il s'avança jusqu'au bord de la montagne, aux côtés de Stara, sans savoir que dire. Comment combler le vide laissé par des années d'éloignement ?

— J'ai appris que tu allais bientôt te marier, dit enfin Stara.

Reece sentit son estomac se nouer. Penser à ses noces le faisait toujours frétiller d'impatience mais ces mots sortis de la bouche de Stara le heurtaient comme un coup de poignard. Il avait l'impression de l'avoir trahie.

— Je suis désolée, répondit-il.

Que dire de plus ? Il voulait ajouter : Je ne l'aime pas. C'était une erreur. Je veux tout recommencer. C'est toi que je veux

épouser.

Mais il aimait vraiment Selese. Il ne pouvait se le cacher. Il éprouvait pour elle un amour différent, peut-être pas aussi intense que la passion qu'il ressentait pour Stara. Reece ne savait plus que penser... Lequel de ses sentiments était le plus fort ? Pouvait-on comparer deux amours ? L'amour ne se suffisait-il pas à lui-même ? Pouvait-il être plus ou moins fort ?

— Tu l'aimes ? demanda Stara.

Reece prit une grande inspiration, noyé dans une tempête d'émotions. Que répondre ? Ils marchèrent encore un instant, le temps que Reece rassemble ses pensées. Enfin, il dit d'une voix angoissée :

— Oui. Je ne peux le nier.

Pour la première fois, il prit la main de Stara. Elle se tourna vers lui.

— Mais je t'aime aussi, ajouta-t-il.

Les yeux de Stara s'emplirent d'espoir.

— Tu m'aimes plus qu'elle ? demanda-t-elle.

Reece y réfléchit longuement.

— Je t'ai aimée toute ma vie, dit-il enfin. Tu es le seul visage de l'amour que je connaisse. Tu es ce que représente l'amour à mes yeux. J'aime Selese mais, avec toi... Tu fais comme partie de moi. La moitié de mon âme. Quelque chose dont je ne peux me séparer.

Stara sourit. Elle prit sa main et poursuivit sa promenade à ses côtés, un petit sourire aux lèvres.

— Tu n’imagines pas combien de nuits j’ai passé à me languir de toi, avoua-t-elle en détournant le regard. Mes mots emportés sur les ailes des faucons subtilisés par mon père. Après la dispute, je n’ai pas pu t’écrire. J’ai essayé de m’embarquer sur un bateau une fois ou deux, mais en vain.

Ses propos bouleversaient Reece. Il n’aurait jamais cru que... Il s’était toujours demandé ce que Stara avait bien pu penser de lui, après la dispute de leurs deux familles. En entendant ces mots, il sentait une nouvelle vague d’amour le pousser vers elle. Il n’avait donc pas été la seule âme déchirée par cette terrible nuit. Il n’était pas fou. Le lien qui les unissait était bien réel.

— Et je n’ai jamais cessé de rêver de toi, répondit Reece.

Ils atteignirent enfin le sommet du pic et s’arrêtèrent, le regard tourné vers les Isles Boréales. De ce point de vue, ils pouvaient voir au-delà de l’archipel, au-delà de la brume s’élevant des vagues, jusqu’à la flotte de Gwendolyn entre les récifs.

Ils restèrent silencieux longtemps, leurs mains nouées entre leurs deux corps, savourant l’instant. Savourant le fait d’être ensemble, enfin, après toutes ses années, après que la vie et les gens aient tout tenté pour les séparer.

— Enfin, nous voilà... Et pourtant, nous nous retrouvons le jour où tu es le plus loin de moi, prêt à te marier. Il faut croire que ce n’est pas notre destin d’être ensemble.

— Mais je suis là, répondit Reece. Peut-être que le destin essaye de nous dire quelque chose ?

Elle serra sa main et Reece serra la sienne. Son cœur battait à

tout rompre dans sa poitrine. Il se sentait perdu, comme jamais auparavant. Était-ce sa destinée ? Était-il écrit qu'il rencontrerait Stara juste avant son mariage, pour l'empêcher de commettre une terrible erreur ? Le destin essayait-il de les rapprocher à nouveau, après tout ce temps ?

Il ne pouvait s'empêcher de le croire. Leur rencontre ressemblait à un signe du destin. Peut-être sa dernière chance avant de se marier...

— Ceux que le destin réunit, l'homme ne peut les séparer, dit Stara.

Ses mots trouvèrent un écho dans le cœur de Reece, qui plongea son regard dans le sien, comme hypnotisé.

— Tant d'événements ont essayé de nous éloigner l'un de l'autre, dit Stara. Nos clans. Nos pays. Un océan. Le temps... Mais rien de tout cela n'a pu nous séparer. Les années ont passé, mais notre amour brûle toujours. Est-ce une coïncidence que tu m'aperçoives avant ton mariage ? Le destin veut nous dire quelque chose. Il n'est pas trop tard.

Reece se tourna vers elle, le cœur battant. Les yeux translucides de Stara réfléchissaient la couleur du ciel et de l'océan, remplis d'amour. Il ne savait plus que faire... Il n'arrivait plus à penser.

— Peut-être que je devrais annuler mes noces, dit-il.

— Ce n'est pas à moi de te le dire, répondit-elle. Tu dois trouver la réponse dans ton cœur.

— Ici et maintenant, mon cœur me dit que tu es la seule

femme que j'aime. La seule que j'ai jamais aimée.

Elle plongea son regard sincère dans le sien.

— Je n'en ai jamais aimé un autre, dit-elle.

Reece ne put se retenir : il pencha la tête et ses lèvres trouvèrent celles de Stara. Le monde disparut autour d'eux, remplacé par l'amour, quand elle répondit à son baiser.

Ils s'embrassèrent jusqu'à en avoir le souffle coupé. Reece comprit alors, malgré toutes les protestations de sa raison, qu'il ne pourrait jamais épouser une autre femme que Stara.

CHAPITRE QUATRE

Gwendolyn se tenait sur un pont doré. Agrippée à la rambarde, elle se penchait par-dessus bord pour apercevoir les bouillons furieux de la rivière sous ses pieds. Les rapides grondaient et les vagues s'élevaient de plus en plus haut. Elle sentait déjà les gouttes mouiller ses jambes.

— Gwendolyn, mon amour.

Gwen se retourna et vit Thorgrin debout sur la rive, environ six mètres plus loin. Il souriait et tendait la main vers elle.

— Viens à moi, supplia-t-il. Traverse la rivière.

Soulagée de le voir, Gwen commença à marcher vers lui, mais une petite voix douce l'arrêta :

— Mère...

Gwen fit volte-face. De l'autre côté, sur l'autre rive, se trouvait un petit garçon d'environ dix ans, aux yeux gris, grand pour son âge, fier, large d'épaules, la mâchoire volontaire. À l'image de son père. Il portait une magnifique armure dorée, faite d'un métal qu'elle ne reconnut pas, et des armes de guerrier à la ceinture. Une aura de pouvoir émanait de lui. Un pouvoir que rien ne pourrait arrêter.

— Mère, j'ai besoin de toi, dit-il.

Le garçon tendit la main vers elle et Gwen fit instinctivement un pas vers lui, avant de s'arrêter net. Elle fit courir son regard entre Thor et son fils, comme tous deux tendaient les bras vers

elle, déchirée par le choix. Où aller ?

Soudain, le pont s'écroula sous elle.

Elle poussa un cri strident en plongeant dans les rapides.

La température glacée de l'eau la transperça comme un coup de couteau et elle se débattit pour échapper au courant, la bouche ouverte à la recherche de l'air. Elle leva les yeux vers son fils et son mari, chacun debout sur une rive de la rivière. Ils lui tendaient la main. Ils avaient besoin d'elle.

— Thorgrin ! hurla-t-elle avant d'ajouter : Mon fils !

Elle tenta d'agripper leurs deux mains mais, bientôt, le courant la fit basculer dans une cascade.

Elle poussa un cri en perdant de vue ses êtres chers et en dégringolant vers les récifs acérés.

Gwen s'éveilla en hurlant.

Couverte d'une pellicule de sueur froide, elle balaya la pièce du regard, en se demandant où elle se trouvait.

Elle était étendue dans un lit, au milieu d'une chambre de château faiblement éclairée par des torches. Elle cligna des yeux plusieurs fois, en tâchant de comprendre, le souffle court. Lentement, elle réalisait que tout ceci n'avait été qu'un rêve. Un horrible cauchemar.

Ses yeux s'ajustèrent à l'obscurité et elle remarqua les domestiques. Illepra et Selese étaient à son chevet et faisaient courir des compresses froides sur ses bras et ses jambes. Selese épongeait tendrement son front.

— Chut..., souffla-t-elle. Ce n'était qu'un rêve, Madame.

Gwendolyn sentit une main serrer la sienne et son cœur déborda de joie quand elle aperçut Thorgrin à genoux près d'elle, visiblement heureux de la voir réveillée.

— Mon amour, dit-il. Tu vas bien.

Gwendolyn cligna des yeux. Que faisait-elle ici ? Pourquoi était-elle alitée ? Que faisaient tous ces gens ici ? Soudain, quand elle essaya de bouger, une douleur terrible transperça son ventre et elle se souvint.

— Mon bébé ! s'écria-t-elle d'une voix enfiévrée. Où est-il ? Il est en vie ?

Désespérée, Gwen fouilla du regard les visages. Thor serra sa main pour la réconforter et lui adressa un large sourire. Elle sut alors que tout allait bien, comme si toute sa vie se réchauffait devant la chaleur de son sourire.

— Il est en vie, répondit Thor. Grâce à Dieu. Et grâce à Ralibar. Il vous a ramenés jusqu'ici en volant, juste à temps.

— Il va très bien, ajouta Selese.

Soudain, un cri retentit et Gwendolyn leva les yeux vers Illepra qui s'avavançait en tenant un bébé emmaillotté dans les bras.

Une vague de soulagement la submergea et elle éclata en sanglots hystériques. Des chaudes larmes de joie se mirent à couler le long de ses joues. Le bébé était en vie. Elle était en vie. Ils avaient tous les deux survécu. D'une manière ou d'une autre, ils étaient sortis de ce cauchemar.

Elle n'avait jamais ressenti une telle gratitude de toute sa vie. Illepra se pencha et plaça le bébé sur la poitrine de Gwen.

Celle-ci s'assit sur son séant pour l'examiner. En le touchant, elle eut l'impression de renaître. Son poids entre ses bras, son odeur, son visage... Elle le berça, tout en le serrant contre elle, tout emmaillotté dans ses couvertures. Des vagues d'amour et de reconnaissance la traversaient. Elle pouvait à peine y croire : elle avait un enfant.

Déposé entre ses bras, le bébé cessa soudain de pleurer et demeura silencieux. Lentement, il ouvrit ses paupières et leva les yeux vers sa mère.

Un éclair d'émotion transperça Gwen quand leurs regards se croisèrent. Le bébé avait les yeux de Thor : des yeux gris brillants qui semblaient venir d'un autre monde. Ils se plantèrent au plus profond d'elle. Gwendolyn eut soudain l'impression qu'elle le connaissait depuis longtemps. Depuis toujours.

Elle sentit un lien puissant se nouer entre eux, plus puissant que tout ce qu'elle connaissait. Elle le serra fort et se promit de ne jamais l'abandonner. Pour lui, elle marcherait sur des charbons ardents s'il le fallait.

— Il te ressemble, mon amour, lui dit Thor en souriant et en se penchant vers son fils.

Gwen sourit à son tour, le visage mouillé de larmes d'émotion. Elle n'avait jamais été aussi heureuse. Voilà tout ce qu'elle avait toujours voulu : Thorgrin, leur enfant et elle-même, tous trois réunis.

— Il a tes yeux, répondit-elle.

— Mais il n'a pas encore de nom..., dit Thor.

— Peut-être que nous devrions lui donner le tien, proposa Gwen.

Thor secoua la tête, inflexible.

— Non. C'est le fils de sa mère. Il a tes traits. Un véritable guerrier devrait toujours garder avec lui l'esprit de sa mère et le talent de son père. Il a besoin des deux. Il aura mon talent militaire, mais il devrait avoir un nom semblable au tien.

— Que proposes-tu ?

Thor y réfléchit.

— Un nom qui sonne comme le tien. Le fils de Gwendolyn devrait s'appeler... Guwayne.

Gwen sourit. Le nom lui plut immédiatement.

— Guwayne, répéta-t-il. Cela me plaît.

Elle adressa un large sourire au bébé qu'elle serrait contre elle.

— Guwayne, lui souffla-t-elle.

Guwayne ouvrit à nouveau les yeux et planta son regard dans le sien. Gwen aurait pu jurer qu'elle l'avait vu sourire. Il était bien trop jeune pour cela, mais il lui semblait bien avoir vu une lueur de quelque chose... Elle fut soudain convaincue qu'il aimait son nom.

Selese appliqua un baume sur les lèvres de Gwen et lui donna à boire un liquide épais et sombre. La souveraine se redressa immédiatement, comme régénérée.

— Combien de temps suis-je restée là ? demanda-t-elle.

— Vous dormez depuis presque deux jours, Madame, dit Illepra. Depuis la grande éclipse.

Gwen ferma les yeux et tous ses souvenirs lui revinrent. L'éclipse, la grêle, le tremblement de terre... Elle n'avait jamais rien vu de pareil.

— Des présages puissants se sont fait entendre pendant la naissance de notre enfant, dit Thor. Le royaume tout entier en est témoin. On parle déjà de lui partout.

Gwen serra un peu plus fort le bébé contre elle et sentit une vague de chaleur la recouvrir. Il était vraiment unique... Tout son corps chantait quand elle le tenait dans ses bras. Ce n'était pas un enfant ordinaire. Quels pouvoirs couraient dans ses veines ?

Elle leva des yeux interrogateurs vers Thor. L'enfant était-il un druide, lui aussi ?

— Es-tu resté là pendant tout ce temps ? lui demanda-t-elle.

Elle ressentit un élan de gratitude à son égard.

— Bien sûr, Madame. Je suis venu dès que j'ai su. Sauf la nuit dernière : je suis allé au Lac des Chagrins. J'ai prié pour que tu recouvres la santé.

Gwen éclata encore une fois en sanglots, incapable de contrôler ses émotions. Elle n'avait jamais été si heureuse : son enfant dans ses bras, elle se sentait plus entière que jamais auparavant.

Bien malgré elle, elle pensa à ce moment fatidique, dans les Limbes, et au choix qu'elle avait été forcée de faire. Elle serra la main de Thor et le bébé. Elle aurait voulu les garder tous les deux près d'elle jusqu'à la fin des temps.

Cependant, l'un d'eux serait un jour contraint de mourir. Elle

le savait et cette pensée la fit pleurer.

— Qu'y a-t-il, mon amour ? demanda enfin Thor.

Gwen secoua la tête, incapable de lui avouer la vérité.

— Ne t'inquiète pas, dit-il. Ta mère vit encore. Si c'est bien pour cela que tu pleures.

Gwen se rappela soudain l'état de sa mère.

— Elle est très malade, ajouta Thor, mais tu as encore le temps de la voir.

Gwen sut alors ce qu'elle devait faire.

— Je dois la voir, dit-elle. Emmène-moi tout de suite.

— Vous êtes sûre, Madame ? demanda Selese.

— Dans votre état, vous ne devriez pas bouger, ajouta Illepra. Votre accouchement n'était pas facile et vous devriez vous reposer. Vous avez de la chance d'être en vie.

Gwen secoua la tête, inflexible.

— Je verrai ma mère avant sa mort. Conduisez-moi à elle. Tout de suite.

CHAPITRE CINQ

Godfrey était attablé au milieu d'une longue table, dans le hall des fêtes, une chope de bière dans chaque main, et chantait en compagnie d'un groupe de MacGils et de McClouds qui frappaient la cadence avec leurs verres. Ensemble, ils se balançaient de gauche à droite, tout en ponctuant chaque vers d'un coup de chope sur la table. La mousse dégoulinait sur leurs avant-bras, mais Godfrey n'en avait cure. Il était occupé à boire, comme chaque soir depuis une semaine. Il se sentait bien.

Fulton et Akorth étaient assis à ses côtés et, quand il balayait du regard les buveurs sur la gauche et sur la droite, il avait la satisfaction de voir les anciens ennemis, les MacGils et les McClouds, boire tous ensemble. Pour arriver à ce résultat, Godfrey avait longuement parcouru les campagnes. Au début, les hommes s'étaient méfiés de lui et de son projet mais, quand Godfrey avait dégainé les tonneaux de bière, puis les filles faciles, ils avaient commencé à venir.

Quelques hommes, méfiants d'abord, s'étaient assis d'une part et d'autre des longues tables... Godfrey avait ensuite réussi à remplir le hall des fêtes perché au sommet des Highlands et ces hommes méfiants avaient commencé à communiquer. Rien n'était plus efficace que l'attrait de la boisson pour rassembler les hommes.

Ce qui avait achevé de sceller l'amitié de tous, c'était l'arrivée

des femmes. Godfrey avait utilisé son réseau des deux côtés des Highlands pour vider les bordels et payer généreusement les filles. Elles emplissaient maintenant le hall, la plupart d'entre elles sur les genoux d'un soldat. Les hommes étaient satisfaits. Les filles généreusement payées étaient satisfaites. Tout le hall était satisfait et résonnait des cris de joie des anciens ennemis qui préféraient la boisson et les femmes à la querelle.

Au cours de la soirée, Godfrey surprit même des bavardages entre MacGils et McClouds qui prévoyaient de faire les patrouilles ensemble. C'était ce lien d'amitié que Gwendolyn souhaitait voir naître entre les anciens ennemis. C'était la mission qu'elle avait confiée à Godfrey et il était fier de l'avoir accomplie. Sans compter qu'il s'amusait bien, lui aussi. Il avait tant bu que ses joues commençaient à rougir. Cette bière McCloud était décidément très forte... Elle montait à la tête en un rien de temps.

Godfrey savait qu'il y avait bien des façons de renforcer une armée, de rassembler les soldats et de régner : la politique, le gouvernement et l'application des lois, par exemple. Cependant, aucun de ces outils ne permettait de toucher le cœur des hommes. Godfrey avait peut-être des défauts, mais il savait toucher le cœur de n'importe quel homme. Il était n'importe quel homme. Il avait peut-être le sang bleu de la famille royale, mais son cœur battait au milieu du peuple. Sa vision de la vie était née dans la rue, celle que les chevaliers en armures rutilantes ne fréquentaient pas. Godfrey admiraient leur élégance... mais il considérait également que vivre sans cette qualité présentait

certains avantages. Il avait un certain regard sur l'humanité. Parfois, il en avait besoin pour comprendre le peuple. Après tout, c'était au moment où les souverains perdaient le contact avec le peuple qu'ils commettaient leurs plus grandes erreurs.

— Pas de doute : ces McClouds savent boire ! dit Akorth.

— Ils ne me déçoivent pas, ajouta Fulton en attrapant les deux chopes de bière qui glissaient vers eux.

— Cette bière est très forte ! commenta Akorth en laissant échapper un rot sonore.

— Notre ville natale ne me manque pas du tout ! ajouta Fulton.

Godfrey reçut alors quelques coups de coude et se retourna vers un groupe de soldats McClouds visiblement très éméchés qui titubaient et riaient trop fort en luttinant des filles. Godfrey commençait à comprendre que ces McClouds étaient un peu plus rustiques que les MacGils. Les MacGils étaient de féroces guerriers, mais les McClouds... Parfois, ils semblaient moins civilisés. En balayant la pièce de son regard observateur, Godfrey remarqua qu'ils serraient les femmes ou frappaient la cadence avec leurs chopes un peu trop fort et se poussaient les uns les autres avec violence. Il y avait quelque chose chez eux qui maintenait Godfrey en alerte, même après tout ce temps passé en leur compagnie. Pour dire la vérité, il ne leur faisait pas entièrement confiance. Plus il les fréquentait, plus il comprenait pourquoi ces deux clans avaient vécu si longtemps séparément. Seraient-ils un jour capables de s'unir ?

La fête battait son plein et des chopes supplémentaires passaient de main en main, deux fois plus qu'auparavant. Les McClouds ne ralentissaient pas, comme auraient pu le faire d'autres soldats. Au contraire, ils buvaient davantage. Beaucoup trop. La nervosité commençait à gagner Godfrey...

— Tu penses qu'un homme peut boire trop ? demanda-t-il à Akorth.

Akorth s'étouffa presque.

— Une question sacrilège ! éructa-t-il.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Fulton.

Mais Godfrey regardait maintenant un McCloud tituber au milieu d'un groupe de soldats et les bousculer. Il y eu un court silence, comme toute la pièce se tournait vers eux... Toutefois, les soldats se contentèrent de se relever en riant bruyamment, au grand soulagement de Godfrey, et la fête reprit son cours.

— Vous ne pensez pas qu'ils ont assez bu ? demanda encore Godfrey qui commençait à penser que tout ceci n'était pas une si bonne idée que ça.

Akorth lui jeta un regard vide.

— Assez ? répéta-t-il. C'est possible de boire assez ?

Godfrey, lui aussi, commençait à avaler ses mots. Il n'avait plus les idées aussi claires qu'il l'aurait souhaité. Cela ne l'empêchait pas de sentir que la situation venait de s'inverser sensiblement, comme si quelque chose n'était plus à sa place... Comme si les convives venaient de perdre tout savoir-vivre.

— Ne la touche pas ! hurla soudain une voix. Elle est à moi !

Le ton de cette voix était sombre et dangereux, tranchante au milieu des rires, et Godfrey se retourna brusquement.

De l'autre côté du hall, un soldat MacGil se disputait avec un McCloud. Celui-ci saisit par le poignet la fille qui se trouvait sur les genoux de son vis-à-vis et l'attira violemment vers lui.

— Elle était à toi. Maintenant, elle est à moi ! Trouve-toi une autre femme !

L'expression du MacGil s'assombrit et il tira son épée. Le chuintement caractéristique de la lame quittant le fourreau retentit, attirant tous les regards.

— J'ai dit : elle est à moi ! cria-t-il.

Son visage était écarlate et ses cheveux mouillés de sueur. Toute la salle resta suspendue à ses lèvres, car une lueur mortelle brillait dans son regard. Un silence tomba sur l'assemblée et les deux clans se regardèrent et s'observèrent, comme pétrifiés.

Le McCloud, un homme large et costaud, fit la grimace et repoussa violemment la femme sur le côté. Elle tituba à travers la foule, avant de tomber.

Il était évident que le McCloud ne se souciait pas vraiment d'elle. Ce qu'il voulait, c'était un bain de sang.

Il tira à son tour son épée et fit face à son adversaire.

— J'aurai ta vie à sa place ! s'écria-t-il.

Les soldats reculèrent autour d'eux, formant une sorte d'arène de combat. Godfrey sentait que l'ambiance était maintenant beaucoup plus tendue. S'il ne les arrêtait pas, cette rixe se transformerait en guerre ouverte.

Il sauta par-dessus la table en renversant les chopes de bière, courut à travers le hall jusqu'à l'attroupement et se glissa entre les deux hommes, les bras tendus pour les séparer.

— Messieurs ! s'écria-t-il en tâchant d'articuler.

Il fallait qu'il se concentre, qu'il s'éclaircisse l'esprit. Comme il regrettait maintenant d'avoir bu tout ce vin !

— Nous sommes tous des hommes, ici ! cria-t-il. Nous ne sommes qu'un peuple ! Une armée ! Nul besoin de se battre ! Il y a assez de femmes pour tout le monde. Vous ne pensiez pas ce que vous disiez, ni l'un, ni l'autre !

Godfrey se tourna vers le MacGil qui fronça les sourcils, l'épée toujours au poing.

— S'il présente ses excuses, je les accepterai, dit l'homme.

Le McCloud resta hagard un instant, puis son expression s'adoucit et il esquissa un sourire.

— Eh bien, je te présente mes excuses ! s'écria-t-il en tendant la main droite.

Godfrey fit un pas en arrière pour laisser le MacGil accepter cette main tendue d'un air circonspect.

Soudain, le McCloud attira brusquement son vis-à-vis contre lui, leva son épée et le poignarda en pleine poitrine.

— Je m'excuse, ajouta-t-il, de ne pas t'avoir tué plus tôt !
Ordure MacGil !

Sa victime s'écroula, inondant le parquet de son sang.

Mort.

Godfrey resta bouche bée. Il ne se trouvait qu'à quelque pas

des deux hommes. Il ne put s'empêcher de penser que tout était de sa faute. Il avait encouragé le MacGil à baisser sa garde. Il lui avait offert de faire la paix. Ce McCloud les avait trahis et l'avait ridiculisé devant ses hommes.

Godfrey n'avait plus les idées claires. Échauffé par la boisson, il eut le réflexe de ramasser l'épée du MacGil mort. Vif comme l'éclair, il fit un pas en avant et plongea sa lame dans le cœur du McCloud.

Celui-ci écarquilla les yeux, choqué par son geste, puis il tomba lentement à genoux, mort, l'épée plantée jusqu'à la garde dans sa poitrine.

Godfrey baissa les yeux vers sa main ensanglantée, comme s'il ne pouvait y croire. Il venait de tuer un homme, pour la première fois. Il n'aurait jamais cru cela possible.

Il n'avait jamais eu l'intention de le tuer. Il n'y avait même pas réfléchi. Quelque chose d'enfoui au plus profond de son être avait crié vengeance.

Le chaos tomba soudain sur le hall. De tous côtés, les hommes se jetèrent les uns sur les autres, enragés. Le chuintement des épées quittant les fourreaux emplit la pièce. Godfrey sentit Akorth le pousser brusquement sur le côté juste avant qu'une lame ne lui traverse la tête.

Un autre soldat, qu'il ne reconnaissait même pas, le jeta à travers la table et la tête de Godfrey heurta un nombre incalculable de chopes de bière avant d'atterrir lourdement sur le sol, assommé. Il eut tout juste le temps de penser qu'il aurait

préféré se trouver ailleurs.

CHAPITRE SIX

Dans sa chaise roulante, Guwayne entre ses bras, Gwendolyn se prépara mentalement quand les domestiques ouvrirent les portes devant elle, cédant le passage à Thor qui poussa son fauteuil dans la chambre de sa mère malade. Les gardes de la Reine s'inclinèrent devant elle et Gwen serra plus fort son bébé au moment de pénétrer dans la pièce engloutie sous les ténèbres. Tout y était silencieux, étouffant, oppressant. Des torches éclairaient faiblement ce lieu qui sentait la mort.

Guwayne, pensa-t-elle. Guwayne. Guwayne.

Elle répéta le nom de son fils dans sa tête, encore et encore, pour focaliser son attention sur autre chose que sa mère mourante. Ce nom lui apportait du réconfort et réchauffait son âme. Guwayne. L'enfant du miracle. Elle l'aimait déjà plus qu'elle n'aurait su le dire.

Gwen tenait à ce que sa mère le voie avant de mourir. Elle voulait que sa mère soit fière d'elle et obtenir sa bénédiction. Elle devait se l'avouer à elle-même. Malgré leur relation passée, Gwen voulait faire la paix avant qu'il ne soit trop tard. Elle était fragile en ce moment et le fait qu'elle se soit rapprochée de sa mère ces derniers mois ne faisait que rendre cette épreuve plus difficile encore.

Son cœur se serra quand les portes se refermèrent derrière elle. Elle balaya la pièce du regard et vit une douzaine de serviteurs

au chevet de sa mère : des membres de la vieille garde qu'elle reconnut et qui avaient autrefois gardé son père. La chambre était remplie de monde. Cela ressemblait déjà à une veillée funèbre. Bien sûr, Hafold, la fidèle servante, se tenait au plus près du lit, prête à repousser tous les intrus, comme elle l'avait fait toute sa vie.

Thor poussa le fauteuil de Gwendolyn plus près du lit. Gwen voulait se lever pour embrasser sa mère mais tout son corps lui faisait mal et elle savait qu'elle en était incapable.

Au lieu de cela, elle posa la main sur le poignet de sa mère. Sa peau était froide sous ses doigts.

En sentant sa caresse, sa mère, jusqu'alors inconsciente, ouvrit lentement un œil. Elle parut à la fois surprise et heureuse de voir Gwen. Elle souleva un peu plus ses paupières lourdes et ouvrit la bouche pour parler.

Ses lèvres formèrent des mots, mais seul un grognement rauque s'échappa de sa gorge. Gwen ne comprit pas.

Sa mère se racla la gorge et fit signe à Hafold de s'approcher. Celle-ci se pencha immédiatement et colla son oreille contre la bouche de la Reine.

— Oui, Madame ? demanda-t-elle.

— Renvoyez tout le monde. Je veux rester seule avec ma fille et Thorgrin.

Hafold jeta un bref regard de reproche à Gwen, puis répondit :

— Comme vous voudrez, Madame.

Hafold rassembla rapidement tous les visiteurs et les conduisit

vers la sortie, avant de revenir à son poste, au chevet de la Reine.

— Seule, répéta la Reine en lui jetant un regard entendu.

Hafold lui renvoya son regard, surprise, puis toisa Gwen d'un air jaloux. Elle quitta la chambre en trombe et referma la porte d'un coup sec derrière elle.

Gwen demeura seule avec Thor, soulagée de les voir partir. Un parfum de mort traînait déjà dans l'air. Gwen le sentait : sa mère n'en avait plus pour longtemps.

La Reine saisit la main de Gwen qui la serra en retour. Sa mère lui sourit et une larme roula le long de sa joue.

— Je suis heureuse de te voir, dit-elle dans un souffle à peine audible.

Gwen eut à nouveau envie de pleurer et lutta pour rester forte, pour retenir ses larmes pour le bien de sa mère. Cependant, elle ne put s'empêcher de verser de chaudes larmes.

— Mère, dit-elle. Je suis désolée. Je suis tellement, tellement désolée. Pour tout.

L'idée que toutes deux n'aient jamais pu être proches dévorait Gwen de l'intérieur. Les deux femmes ne s'étaient jamais vraiment comprises, leurs deux personnalités en conflit permanent. Elles n'avaient jamais porté le même regard sur la vie. Gwen en était désolée, même si elle savait que ce n'était pas de sa faute. Peut-être qu'elle aurait pu dire ou faire quelque chose de différent pour changer les choses... En vérité, elles étaient à l'opposé l'une de l'autre et rien n'aurait pu changer cela. Deux êtres humains radicalement différents, piégés au sein

d'une même famille et d'une relation maternelle peu satisfaisante. Gwen n'était pas la fille que sa mère aurait voulu et la Reine n'était pas la mère dont Gwen aurait eu besoin. Gwen se demandait presque pourquoi le destin les avait réunies...

La Reine hocha la tête et Gwen vit qu'elle comprenait.

— C'est moi qui suis désolée, répondit-elle. Tu es une fille extraordinaire. Et une Reine extraordinaire. Bien meilleure que je ne l'ai été. Et une bien meilleure souveraine que ton père. Il serait fier de toi. Tu méritais une meilleure mère que moi.

Gwen chassa ses larmes.

— Vous étiez comme il faut, mère.

La Reine secoua la tête.

— J'étais une bonne Reine. Une épouse attentionnée. Mais jamais une bonne mère. Pas pour toi, du moins. Je pense que tu me ressemblais trop et que cela me faisait peur.

Gwen serra sa main, tout en pleurant, en souhaitant avoir un peu plus de temps avec elle, en regrettant de n'avoir jamais pu lui parler autrefois comme elle le faisait aujourd'hui. Maintenant, elle était Reine à son tour, plus âgée, mère d'un enfant... Et elle voulait garder sa mère après d'elle. Elle voulait se tourner vers elle pour lui demander conseil. Quelle ironie ! Gwen était condamnée à perdre sa mère au moment même où elle avait le plus besoin d'elle.

— Mère, je vous présente mon enfant. Mon fils. Guwayne.

Les yeux de la Reine s'écarquillèrent de surprise et elle leva péniblement la tête des coussins pour apercevoir enfin le bébé

dans les bras de Gwen.

Elle poussa un petit cri et s'assit sur son séant, avant d'éclater en sanglots.

— Oh, Gwendolyn..., dit-elle. C'est le plus beau bébé que j'aie jamais vu.

Elle tendit la main pour toucher Guwayne, caressant son front du bout de ses doigts, et pleura de plus belle.

Elle se tourna lentement vers Thor.

— Tu seras un bon père, dit-elle. Mon ancien mari t'aimait beaucoup. Je comprends pourquoi, maintenant. Je me suis trompé à ton égard. Pardonne-moi. Je suis heureux que tu sois avec Gwendolyn.

Thor hocha la tête d'un air grave et posa la main sur l'épaule de la Reine quand elle tendit le bras vers lui.

— Il n'y a rien à pardonner, dit-il.

La Reine se tourna alors vers Gwendolyn et son regard se durcit, comme si sa personnalité froide et sévère remontait brusquement à la surface.

— Tu auras à affronter bien des épreuves, dit-elle. J'ai suivi de près ton règne. Mes espions sont partout. J'ai peur pour toi.

Gwendolyn lui tapota la main.

— Mère, ne vous inquiétez pas pour moi. Ce n'est pas le moment de discuter des affaires de l'état.

Sa mère secoua la tête.

— Il est toujours l'heure de discuter des affaires de l'état. Aujourd'hui plus que jamais. Ne l'oublie pas : les funérailles

font partie des affaires de l'état. Ce ne sont pas des cérémonies destinées uniquement à la famille. Ce sont des événements politiques.

Sa mère toussa longtemps, puis prit une longue inspiration.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, alors écoute-moi bien, dit-elle d'une voix plus faible. Ne traite pas ce que je vais te dire à la légère, même si cela ne te plaît pas.

Gwen se pencha vers elle et hocha gravement la tête.

— Tout ce que vous voudrez, mère.

— Ne fais pas confiance à Tirus. Il va te trahir. Ne fais pas confiance à son peuple. Ces MacGils ne sont pas comme nous. Ils ne portent que notre nom. Ne l'oublie jamais.

Elle prit une inspiration sifflante.

— Ne fais pas confiance aux McClouds non plus. Ne t'imagines pas que tu pourras faire la paix avec eux.

Encore une fois, elle chercha l'air, pendant que Gwen réfléchissait à ses conseils.

— Prends bien soin de garder une armée forte et des défenses solides. Le plus vite tu comprendras que la paix n'est qu'une illusion, le plus paisible sera ton pays.

Elle s'interrompit, le souffle court, et ferma les yeux. La voir faire tant d'effort pour reprendre sa respiration brisait le cœur de Gwen.

Gwen espérait que ces conseils n'étaient que les derniers mots d'une vieille femme désabusée, mais elle reconnaissait qu'ils portaient une part de vérité. Une vérité que Gwen n'aimait pas

entendre.

Sa mère ouvrit à nouveau ses paupières lourdes.

— Ta sœur, Luanda, murmura-t-elle. Je veux qu'elle soit présente à mes funérailles. C'est ma fille. Ma fille aînée.

Gwendolyn eut un hoquet de surprise.

— Elle a fait des choses terribles et elle mérite son exil, mais laisse-la venir, juste cette fois. Quand vous me mettrez en terre, je veux qu'elle soit là. Ne refuse pas la requête d'une femme mourante.

Gwendolyn poussa un soupir, déchirée. Elle souhaitait faire plaisir à sa mère, mais elle ne voulait pas faire revenir Luanda après ce que cette dernière avait fait.

— Promets-le moi, dit sa mère en serrant la main de Gwen. Promets-le moi.

Enfin, Gwendolyn hocha la tête, quand elle comprit qu'elle ne pourrait pas dire non.

— Je vous le promets, mère.

La Reine soupira et hocha la tête, satisfaite. Elle renversa la tête sur son oreiller.

— Mère, dit Gwen en se raclant la gorge. J'aimerais que vous bénissiez mon enfant.

Sa mère ouvrit faiblement les yeux et lui jeta un regard. Elle battit des paupières avant de secouer lentement la tête.

— Ton bébé est déjà béni, autant qu'un enfant puisse l'être. Il a ma bénédiction mais il n'en a pas besoin. Tu verras, ma fille, que ton enfant est bien plus puissant que toi, que Thorgrin, que

quiconque. Une prophétie l'a annoncé il y a des années.

Sa mère prit une inspiration sifflante. Gwen comprit qu'elle en avait terminé et se prépara à partir. Ce fut alors que la Reine ouvrit les yeux une dernière fois :

— N'oublie pas ce que ton père t'a appris, dit-elle d'une voix si faible qu'elle résonnait à peine dans le silence. Parfois un royaume connaît avant tout la paix quand il est en guerre.

CHAPITRE SEPT

Steffen galopait vers l'est, en soulevant des nuages de poussière. Depuis des jours, il suivait la route en compagnie d'une douzaine de membres de la garde royale. Il était honoré que la Reine lui ait confié cette mission et il était bien décidé à la mener à bien, en passant de ville en ville avec ses caravanes chargées d'or, d'argent, de fournitures, de grain, de blé, de provisions diverses et de matériau de construction de toutes natures. La Reine voulait porter secours aux innombrables petits villages de l'Anneau et les aider à reconstruire. Elle avait choisi Steffen comme ambassadeur.

Steffen avait déjà traversé de nombreux villages et distribué des wagons de fourniture au nom de la Reine, en prenant soin de les donner avant tout aux familles dans le besoin. Voir apparaître la joie sur ces visages à mesure qu'il prodiguait ses dons lui apportait une profonde satisfaction. Un village après l'autre, il aidait l'Anneau à se reconstruire et restaurait la foi des habitants en la Reine. Pour la première fois de sa vie, le peuple apprenait à voir au-delà de son apparence et le traitait avec respect, comme tout autre homme. Rien n'aurait pu lui faire plus plaisir. Les gens commençaient à comprendre que la Reine ne les avait pas oubliés et Steffen était ravi de pouvoir leur montrer tout l'amour qu'elle portait en elle. Il ne voulait rien de plus.

À présent, le destin et la mission de la Reine conduisaient

Steffen vers son village natal. Quand il finit par s'en rendre compte, il sentit son estomac se nouer. Il voulut faire demi-tour, faire n'importe quoi pour l'éviter.

Il savait que c'était impossible. Il avait promis à Gwendolyn de remplir sa mission. Son honneur était en jeu... Même si cela voulait dire retourner dans le lieu qui hantait ses cauchemars et revoir ceux qui l'avaient élevé, ceux qui l'avaient tourmenté, ceux qui s'étaient moqués de son apparence physique. Ceux qui avaient nourri chez lui la honte d'être bossu. Il s'était promis de ne jamais revenir et de ne jamais les revoir. Et voilà que la mission de la Reine le menait ici même. Voilà qu'il revenait pour leur donner des provisions et du matériel au nom de la Reine. Quelle ironie... Le destin se montrait parfois bien cruel.

Au détour d'une colline, la petite ville apparut enfin sous ses yeux et l'estomac de Steffen se noua. Déjà, de la voir seulement, il se sentit un peu plus bossu, un peu moins homme. Il se recroquevilla et rentra le cou. Dire qu'il s'était senti si bien... Mieux que jamais auparavant. Sa nouvelle position, son entourage, son statut auprès de la Reine... Mais, devant cet endroit, la façon dont les autres l'avaient traité lui revenait en mémoire. Il détestait ce sentiment.

Ces gens étaient-ils encore là ? Étaient-ils aussi cruels qu'auparavant ? Il espéra le contraire.

Et s'il rencontrait sa famille par hasard, que leur dirait-il ? Et eux, que diraient-ils ? Seraient-ils fiers de ce qu'il avait accompli ? Il avait maintenant un rang plus élevé que tous les

membres de sa famille, que tous les habitants de ce village. Il était un des conseillers les plus proches de la Reine. Peut-être admettraient-ils enfin qu'ils avaient eu tort à son sujet... Peut-être admettraient-ils qu'il n'était pas un moins que rien.

Steffen espérait que les choses se dérouleraient ainsi, que sa famille le regarderait avec admiration et qu'il recevrait des excuses...

La caravane royale atteignit les murs de la ville et Steffen leur fit signe de s'arrêter.

Il se tourna vers les gardes royaux qui l'escortaient.

— Attendez-moi ici, dit-il. Hors des murs. Je ne veux pas que ma famille vous voie. Je veux leur parler seul à seul.

— Oui, Commandant, répondirent-ils.

Steffen mit pied à terre et parcourut seul le reste du chemin. Il ne voulait pas que sa famille le voie sur une monture royale ou entouré d'une escorte. Il fallait qu'ils le voient sans artifice et sans connaître son rang. Steffen avait même pris soin de retirer les insignes royaux de ses vêtements et les avait glissés dans les sacoques de sa selle.

Il traversa les portes et pénétra dans l'ignoble petit village de ses souvenirs : l'odeur de chiens errants, les poulets qui couraient dans les rues poursuivis par des enfants et des vieilles femmes, les rangées de maisonnettes faites tantôt de pierres, tantôt de paille. Les rues étaient en mauvais état, jonchées d'excréments d'animaux et semées de nids de poule.

Rien n'avait changé. Après toutes ces années, rien n'avait

changé.

Steffen atteignit enfin le bout de la rue et tourna à droite. Il eut l'estomac noué quand il aperçut la maison de son père. Elle était exactement semblable à ses souvenirs : une mesure en bois, au toit avachi et à la porte de travers. Et l'abri de jardin dans lequel Steffen avait été forcé de dormir. Il eut soudain envie de le démolir.

Steffen marcha jusqu'à la porte d'entrée entrouverte et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Son cœur manqua un battement quand il reconnut sa famille au grand complet à l'intérieur : son père et sa mère, tous ses frères et sœurs, engoncés dans cette minuscule mesure, comme autrefois. Ils étaient réunis autour de la table et se battaient pour les dernières miettes en riant. Dans les souvenirs de Steffen, ils ne riaient jamais avec lui. Seulement de lui.

Ils semblaient plus vieux mais, en dehors de cela, les mêmes qu'auparavant. Il les dévisagea avec émerveillement. Venait-il vraiment de cette famille ?

La mère de Steffen fut la première à l'apercevoir. Elle tourna la tête, poussa un cri de surprise et lâcha son assiette qui explosa sur le sol.

Son père se tourna à son tour, ainsi que tous les autres, à la fois choqués de le revoir et irrités, comme si un inconnu s'était invité chez eux.

— Alors..., dit lentement son père d'une voix sombre, en faisant le tour de la table pour s'approcher et en essuyant ses

mains grasses sur sa serviette d'un air menaçant. Tu es revenu, finalement.

Autrefois, il s'était servi de cette serviette comme d'un fouet pour frapper Steffen.

— Qu'est-ce qu'il y a ? ajouta son père en esquissant un sourire sinistre. Tu n'as pas réussi ta vie, dans la grande ville ?

— Il se croyait mieux que nous. Et maintenant, il rentre à la maison comme un chien ! cria un de ses frères.

— Comme un chien ! répéta une de ses sœurs.

Steffen prit une grande inspiration, le souffle court. Il se força à tenir sa langue pour ne pas s'abaisser à leur niveau. Après tout, ces gens vivaient en province. Ils ne connaissaient que les préjugés. Steffen lui, avait voyagé à travers le monde et il était plus instruit désormais.

Ses frères et sœurs éclatèrent de rire.

Sa mère, seule, ne riait pas et regardait son fils avec de grands yeux écarquillés. Peut-être qu'elle, au moins, saurait se racheter... Peut-être qu'elle était heureuse de le revoir.

Mais elle secoua lentement la tête.

— Oh, Steffen, dit-elle. Tu n'aurais jamais dû revenir. Tu ne fais plus partie de la famille.

Ces mots, calmes et dépourvus de toute malice, blessèrent Steffen plus encore que les rires.

— Il n'en a jamais fait partie, dit son père. C'est un animal. Que fais-tu là, garçon ? Tu reviens chercher des miettes ?

Steffen ne répondit pas. Il n'avait jamais eu le don de

l'éloquence et n'avait jamais été capable de répondre à ceux qui l'agressaient, surtout dans une situation chargée d'émotions comme celle-ci. Le souffle court, il ne trouva rien à répondre. Il avait pourtant tant à leur dire... Mais les mots refusaient de sortie.

Il se contenta de rester les bras ballants, essoufflé par la rage, silencieux.

— Tu as perdu ta langue ? se moqua son père. Alors, hors de ma vue. Tu perds mon temps. C'est un grand jour pour nous et tu ne vas pas tout gâcher.

Il poussa Steffen sur le côté et sortit de la maisonnette, avant de regarder à droite et à gauche. Toute la famille attendit en silence son retour. Il poussa un grognement déçu.

— Ils ne sont pas encore là ? demanda sa mère avec espoir.

Il secoua la tête.

— Je ne sais pas ce qui les retient..., dit son père.

Il se tourna vers Steffen, rouge de colère.

— Ne reste pas là ! aboya-t-il. Nous attendons un homme très important et tu es dans le passage. Tu vas tout gâcher, hein, comme toujours ? Tu choisis bien ta journée pour revenir. Le commandant de la Reine va arriver d'un instant à l'autre pour distribuer de la nourriture et des fournitures au village. Et regarde-toi, siffla-t-il. Dans le passage, devant la porte ! Dès qu'il te verra, il repartira. Il pensera que c'est une maison de fous !

Ses frères et sœurs éclatèrent de rire.

— Une maison de fous ! répéta l'un d'eux.

Steffen ne broncha pas, rouge de colère, le regard planté vers son père qui le toisait.

Sans un mot, il tourna les talons et quitta la maison en secouant rageusement la tête.

En sortant dans la rue, il fit signe à ses hommes.

Soudain, les caravanes royales firent leur entrée dans le village.

— Ils arrivent ! s'exclama le père de Steffen.

Toute la famille se précipita dehors, en bousculant Steffen. Ils s'alignèrent dans la rue pour regarder passer les wagons et la garde royale.

Un soldat s'arrêta devant Steffen.

— Monsieur, dit l'un d'eux, devons-nous distribuer de la nourriture ici ou bien poursuivre notre route ?

Steffen fixa du regard sa famille, les mains sur les hanches.

Comme un seul homme, ils se tournèrent vers lui, sans voix. Leurs regards stupéfaits naviguèrent longuement entre Steffen et le garde royal. Ils semblaient incapables d'y croire.

Steffen s'avança lentement vers sa monture royale et mit le pied à l'étrier, avant de se porter à la hauteur de ses hommes, assis bien droit sur sa selle brodée d'or et d'argent.

— « Monsieur » ? répéta son père. C'est une plaisanterie douteuse ? Toi ? Le commandant royal ?

Steffen se contenta de lui renvoyer son regard et de hocher la tête.

— C'est exact, père, répondit-il. Je suis le commandant royal.

— C'est impossible, dit son père. Impossible ! Comment la Reine pourrait-elle choisir une bête pour diriger sa garde ?

Soudain, deux gardes mirent pied à terre, tirèrent leurs épées et s'élançèrent vers le père qu'ils tirent en joue, leurs lames pressées contre sa gorge, assez brutalement pour que celui-ci écarquille les yeux de peur.

— Insulter l'homme de la Reine, c'est insulter la Reine, grogna un des soldats.

Le père avala sa salive avec difficulté.

— Monsieur, devons-nous emprisonner cet homme ? demanda son compagnon.

Steffen balaya sa famille du regard, lut le choc sur leurs visages et réfléchit.

— Steffen ! s'écria sa mère en tombant à genoux devant lui, suppliante. S'il te plait ! N'emprisonne pas ton père ! Et s'il te plait, donne-nous de la nourriture. Nous en avons besoin !

— Tu nous es redevable ! grogna son père. Pour tout ce que je t'ai donné, toute ta vie. Tu nous es redevable.

— S'il te plait, supplia encore sa mère. Nous ne pouvions pas savoir. Nous ne pouvions pas savoir ce que tu étais devenu ! S'il te plait, ne fais pas de mal à ton père !

Elle se mit à pleurer.

Steffen se contenta de secouer la tête en toisant ces menteurs, ces créatures dépourvues d'honneur, qui ne lui avaient donné que de la cruauté. Maintenant qu'il était devenu quelqu'un, ils lui réclamaient quelque chose.

Steffen décida qu'ils ne méritaient même pas une réponse.

Il comprit également qu'il avait placé toute sa vie sa famille sur un piédestal, comme s'ils étaient tous parfaits et prospères, comme s'ils étaient tout ce que Steffen aurait voulu être. Tout cela n'avait été qu'une illusion. Toute son enfance, une vaste illusion. Ces gens étaient pathétiques. Il était peut-être bossu, mais il valait mieux qu'eux. Pour la première fois, il en fut certain.

Il dévisagea son père que les soldats tenaient toujours en joue et une partie de lui voulut lui faire du mal... Cependant, ces gens ne méritaient même pas sa vengeance. Seuls des êtres humaines méritaient quoi que ce soit. Eux, ils n'étaient personne.

Steffen se tourna vers ses hommes.

— Je pense que ce village pourra se débrouiller tout seul, dit-il.

Il éperonna sa monture et un grand nuage s'éleva autour de la caravane quand elle quitta le village. Cette fois, Steffen était bien décidé à ne jamais y retourner.

CHAPITRE HUIT

Les domestiques ouvrirent à la volée les vieilles portes en chêne et Reece se dépêcha d'entrer pour échapper au crachin humide et au vent hurlant des Isles Boréales, trouvant refuge dans le fort de Srog. Il fut soulagé d'entendre les portes claquer derrière lui et essuya les gouttes d'eau sur son visage et dans ses cheveux. Srog s'élança vers lui pour l'embrasser.

Reece répondit à son accolade. Il avait toujours apprécié ce grand guerrier, ce chef de guerre qui avait si bien gouverné Silesia, qui avait été loyal au père de Reece et plus encore à sa sœur. Revoir sa barbe droite, ses épaules larges et son sourire chaleureux ravivaient en lui les souvenirs de l'ancien Roi MacGil et de sa vieille garde.

Srog envoya une bourrade virile dans le dos de Reece.

— Tu ressembles de plus en plus à ton père en vieillissant, dit-il d'une voix chaleureuse.

Reece sourit.

— J'espère que c'est une bonne chose.

— C'en est une, répondit Srog. Je n'ai jamais connu d'homme meilleur que lui. J'aurais traversé le feu à sa requête.

Srog guida Reece à travers le hall et ses hommes lui emboîtèrent le pas.

— Quel plaisir de te revoir dans cet endroit misérable, dit-il. Je suis content que ta sœur t'ait envoyé

— J'ai pourtant l'impression que je n'arrive pas au meilleur moment, répondit Reece en passant devant une fenêtre ouverte qui cracha sur lui des gouttes de pluie.

Srog esquissa un sourire désabusé.

— Ici, il n'y a que des mauvaises journées. Parfois, le temps change en quelques secondes. On raconte que les Isles Boréales passe chaque jour par toutes les saisons... Et j'ai pu constater que c'était vrai.

Reece balaya du regard la petite cour du château, que peuplaient seulement une poignée de bâtiments gris et vieux, perdus sous la pluie. Quelques personnes se dépêchaient de la traverser, tête baissée pour se protéger du crachin. L'île semblait être un endroit solitaire et désolé.

— Où sont les habitants ? demanda Reece.

Srog soupira.

— Les insulaires préfèrent rester chez eux et entre eux. Ce n'est pas comme à Silesia ou à la Cour du Roi : ici, les gens ne se réunissent pas dans des cités mais habitent dans des habitations isolées. C'est un peuple étrange et solitaire. Têtu et coriace, comme le temps.

Srog guida Reece vers un couloir et, au détour d'un virage, ils pénétrèrent dans le Grand Hall.

Une douzaine d'hommes de Srog et des soldats vêtus de leurs armures et de leurs bottes étaient réunis autour d'une table, près d'un feu. Des chiens dormaient à leurs pieds et les hommes leurs lançaient parfois les restes de la viande qu'ils étaient en train

de manger. Tous levèrent les yeux vers Reece et poussèrent un grognement en guise de salutation.

Srog conduisit Reece jusqu'au feu et celui-ci se frotta les mains devant les flammes pour les réchauffer.

— Je sais que tu n'as pas beaucoup de temps avant que ton navire ne reparte, dit Srog, mais je tenais à te proposer de te réchauffer et de te changer

Un domestique s'approcha et tendit à Reece une pile de vêtements secs et une cotte de mailles à sa taille. Ce dernier lui adressa un regard à la fois surpris et reconnaissant, puis se déshabilla pour enfiler ces nouveaux habits.

Srog sourit :

— Nous traitons bien nos amis, ici, dit-il. J'ai pensé que tu en aurais besoin, étant donné l'endroit...

— Merci, dit Reece qui se sentit immédiatement réchauffé. Je n'ai jamais autant apprécié d'avoir des vêtements secs !

Pour dire la vérité, il avait eu peur de repartir avec ses habits humides.

Srog évoqua alors la politique, au cours d'un long monologue que Reece fit semblant d'écouter. Au fond, il était encore perturbé par les souvenirs de Stara. Il était incapable de la chasser de son esprit. Il ne pouvait s'empêcher de penser à leur rencontre et son cœur frétillait d'excitation.

Il ne pouvait non plus s'empêcher de penser avec terreur à ce qui l'attendait sur le continent : avouer à Selese qu'il voulait annuler leurs noces. Il ne voulait pas lui faire du mal, mais il

n'avait pas le choix.

— Reece ? répéta Srog.

Reece battit des paupières et se tourna vers lui.

— Tu m'écoutais ? demanda Srog.

— Je suis désolé, dit Reece. Que disais-tu ?

— Je disais : je suppose que ta sœur a reçu mon message ?

Reece hocha la tête, en tâchant de se concentrer.

— En effet, répondit Reece. C'est la raison pour laquelle elle m'a envoyé ici. Elle m'a demandé de m'assurer que tout allait bien et de voir comment les choses se déroulaient.

Srog soupira, en perdant son regard dans les flammes.

— Je suis ici depuis six mois, dit-il. Je peux t'affirmer que les insulaires ne sont pas comme nous. Ils n'ont des MacGils que le nom. Ils n'ont pas les qualités de ton père. Ils ne sont pas seulement têtus, ils sont également peu dignes de confiance. Ils sabotent les navires de la Reine tous les jours. En fait, ils sabotent tout ce que nous entreprenons. Ils ne veulent pas de nous. Ils ne veulent pas du continent, sauf pour l'envahir, bien sûr. Vivre dans la paix, ce n'est pas pour eux, voilà ce qu'ils pensent.

Srog soupira.

— Nous perdons notre temps, ici. Ta sœur devrait se retirer et les abandonner à leur sort.

Reece hocha la tête et se frotta les mains devant le feu quand, soudain, le soleil apparut entre les nuages. Le ciel gris et humide laissa place à une journée estivale. Une corne sonna au loin.

— Ton navire ! s'écria Srog. Nous devons y aller. Tu dois

repartir avant le retour du mauvais temps. Je t'accompagne.

Srog guida Reece vers une porte dérobée et ce dernier fut obligé de plisser les yeux devant la lumière du soleil. C'était comme si l'été venait de faire son retour, parfait et ensoleillé.

Reece et Srog se hâtèrent, suivis par plusieurs hommes, comme les gravillons craquaient sous leurs bottes. Ils sinuèrent entre les collines et descendirent des sentiers balayés par les vents jusqu'au rivage, traversant des champs d'immenses rochers gris et longeant des falaises semées de chèvres qui broutaient les mauvaises herbes. Alors qu'ils approchaient de l'océan, des cloches se mirent à tonner, annonçant aux navigateurs le retour du beau temps.

— Je vois dans quel monde tu vis, dit enfin Reece. Ce n'est pas facile. Tu as réussi à gérer la situation bien mieux et plus longtemps que d'autres ne l'auraient fait. J'en suis sûr. Tu as fait du bon travail. Je le dirai à la Reine.

Srog hocha la tête.

— Je te remercie, dit-il.

— Pourquoi le peuple est-il mécontent ? demanda Reece. Ils sont enfin libres. Nous ne leur voulons aucun mal. En fait, nous leur apportons des provisions et la protection.

Srog secoua la tête.

— Ils ne se calmeront pas tant que Tirus ne sera pas libéré. Ils considèrent que le fait d'avoir emprisonné leur chef est une offense.

— Ils ont pourtant de la chance qu'il n'ait été qu'emprisonné,

et non exécuté pour son acte de trahison.

Srog hocha la tête.

— C'est juste, mais les gens ne le comprennent pas.

— Et si nous le libérons ? demanda Reece. Cela les apaiserait ?

Srog secoua la tête

— J'en doute. Je pense que cela leur donnerait confiance en eux et les pousserait à se révolter davantage.

— Dans ce cas, que devrions-nous faire ? demanda Reece.

Srog soupira.

— Abandonnez cet endroit, dit-il. Aussi vite que possible. Je n'aime pas ce que j'y vois. Je sens qu'une révolte gronde.

— Mais nos navires et nos hommes sont plus nombreux...

Srog secoua la tête.

— Ce n'est qu'une impression. Ces gens sont très bien organisés et nous sommes chez eux. Ils mettent en place des opérations de sabotage très subtiles. Nous sommes tombés dans un nid de serpents.

— Matus n'en fait pas partie, cependant, dit Reece.

— C'est juste, répondit Srog, mais c'est bien le seul !

Il y en a une autre, pensa Reece. Stara. Toutefois, il garda cette pensée pour lui-même, car elle ne faisait qu'aviver son envie de la sauver et de l'emmener loin de cet endroit aussi vite que possible. Il en avait fait le serment, mais il devait d'abord retourner sur le continent et régler ses affaires. Ensuite, il reviendrait.

En arrivant sur la plage, Reece aperçut le navire et les hommes

qui l'attendaient.

Il s'arrêta un instant et Srog lui envoya une bourrade amicale dans l'épaule.

— Je parlerai de tout cela à Gwendolyn, dit Reece. Je lui parlerai de tes craintes. Mais je sais qu'elle a bien l'intention de garder ces îles. Elle pense que c'est un endroit stratégique de l'Anneau. Nous devons sauvegarder la paix ici, du moins pour le moment. Quoi qu'il en coûte. De quoi avez-vous besoin ? De bateaux ? D'hommes ?

Srog secoua la tête.

— Tous les hommes et tous les navires du monde ne changeront pas les insulaires. La seule chose qui le fera, c'est le fil de l'épée.

Reece lui jeta un regard horrifié.

— Gwendolyn n'admettra jamais que l'on massacre des innocents, dit Reece.

— Je le sais, répondit Srog. C'est pourquoi je pense que beaucoup de nos hommes vont périr.

CHAPITRE NEUF

Stara se tenait debout sur le chemin de ronde du fort de sa mère, une forteresse en pierres bâtie sur des fondations carrées, aussi ancienne que l'île elle-même. Stara y vivait depuis la mort de sa mère. Elle marcha le long du parapet, heureuse d'apercevoir enfin le soleil à la fin de cette journée éprouvante. Pour une fois, la visibilité était parfaite et Stara balaya du regard l'horizon pour voir s'éloigner le bateau de Reece. Elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse au loin, emporté par le courant à chaque vague.

Elle aurait pu regarder ce navire voguer toute la journée, en sachant que Reece se trouvait à bord. Qu'il était difficile de le voir partir... C'était comme si une partie d'elle-même ou de son cœur quittait l'île.

Enfin, après toutes ces années passées dans ce lieu stérile, sinistre et solitaire, Stara débordait de joie. Sa rencontre avec Reece avait réveillé son cœur et comblé le vide qui s'y était installé à son insu. Elle savait que Reece annulerait son mariage, qu'il lui reviendrait et qu'il l'épouserait. Ensemble, enfin. Stara sentait que tout irait bientôt mieux. Toute la misère de son existence allait enfin lui être remboursée.

Bien sûr, elle culpabilisait de faire endurer cette épreuve à Selese. Elle ne souhaitait blesser personne, mais c'était toute sa vie qui était en jeu. Son futur. Son mari. Ce n'était que justice :

après tout, Stara connaissait Reece depuis son plus jeune âge. Elle avait été son premier et son seul véritable amour. Cette fille, Selese, le connaissait à peine, et certainement pas aussi bien que Stara.

Selese finirait par s'en remettre. Elle trouverait quelqu'un d'autre. Stara, elle, ne pourrait jamais passer à autre chose. Reece était toute sa vie. Son destin. Ils étaient faits l'un pour l'autre, depuis le début. Reece lui revenait de droit. Aux yeux de Stara, c'était Selese qui le lui avait volé, pas l'inverse. Stara ne faisait que reprendre son homme.

Même en essayant, Stara n'aurait pas pu prendre une autre décision. Quoi que lui dise sa raison, elle ne pouvait l'écouter. Toute sa vie, son entourage et son esprit lui avaient répété qu'il était mal d'aimer son cousin. Elle n'avait jamais écouté. Elle adorait Reece. Elle l'avait toujours fait. Rien ni personne ne pourrait changer cela. Il fallait qu'elle soit avec lui. Il n'existait pas d'autre chemin.

Sous les yeux de Stara, le navire s'éloigna lentement à l'horizon. Elle entendit des bruits de pas derrière elle et se retourna. Matus, son frère, s'approchait. Elle fut heureuse de le voir, comme toujours. Stara et Matus avait toujours été les meilleurs amis du monde, rejetés par leur propre famille et par les insulaires. Tous deux méprisaient leurs frères et sœurs et leur père. Stara considéraient qu'ils étaient plus nobles et plus raffinés que tout autre sur cette île, et surtout plus que les traîtres de leur famille. Avec Matus, Stara avait l'impression d'avoir une petite

famille au milieu d'un entourage indigne de confiance.

Ils vivaient tous les deux dans la forteresse de leur mère, loin des autres qui habitaient le château de Tirus. Maintenant que Tirus était en prison, leur famille était divisée. Leurs frères aînés, Karus et Falus, les jugeaient responsables de l'emprisonnement de leur père. Stara faisait confiance à Matus pour la protéger. Elle aussi serait toujours là pour lui.

Ensemble, ils parlaient longuement de quitter les Isles Boréales pour rejoindre le continent et les autres MacGils. Enfin, leur plan devenait une réalité. Après les actes de sabotage perpétrés sur la flotte de Gwendolyn, Stara ne supportait plus de vivre ici un instant de plus.

— Mon frère, l'accueillit Stara d'un ton joyeux.

Mais l'expression de Matus était anormalement sombre et elle sut immédiatement que quelque chose le perturbait.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle. Y a-t-il un problème ?

Il secoua la tête d'un air désapprobateur.

— Je pense que tu le sais très bien, ma sœur, dit-il. Notre cousin. Reece. Que s'est-il passé entre vous deux ?

Stara s'empourpra et tourna le dos à son frère, le regard vers l'océan. Elle chercha le navire de Reece, mais il avait déjà disparu. Une vague de colère s'empara d'elle. Matus lui avait fait raté le moment de sa disparition.

— Cela ne te regarde pas, cingla-t-elle.

Matus n'avait jamais accepté sa relation avec son cousin et elle en avait assez. Cela avait toujours été un sujet de dispute qui

menaçait de les séparer, mais elle ne se souciait pas de ce que Matus – ou quiconque – pensait. Cette relation ne les regardait pas.

— Tu sais qu'il doit se marier, n'est-ce pas ? demanda Matus d'un ton accusateur.

Stara secoua la tête, comme pour repousser cette terrible pensée.

— Il ne se mariera pas, répondit-elle.

Matus eut l'air surpris.

— Et comment sais-tu cela ? pressa-t-il.

Elle se tourna vers lui d'un air décidé.

— Il me l'a dit et Reece ne ment jamais.

Matus lui renvoya son regard, stupéfait, puis son expression s'assombrit à nouveau.

— Tu lui as fait changer d'avis, dans ce cas ?

Elle lui adressa un regard plein de défi et de colère.

— Je n'ai pas eu besoin de le convaincre de quoi que ce soit, dit-elle. C'est ce qu'il veut. Ce qu'il a choisi. Il m'aime. Il m'a toujours aimée. Et je l'aime.

Matus fronça les sourcils.

— Et cela ne te dérange pas qu'il brise le cœur de cette fille ?
Qui qu'elle soit ?

Stara le toisa. Elle ne voulait rien entendre.

— Reece m'aime depuis plus longtemps que cette nouvelle fille.

Matus ne se radoucit pas.

— Et les plans mis en place pour la sauvegarde du royaume ? Tu réalises qu'il ne s'agit pas seulement d'un mariage ? C'est un théâtre politique. Un spectacle pour le peuple. Gwendolyn est Reine et il s'agit de son mariage aussi. Le royaume tout entier et les terres lointaines vont s'y intéresser. Que se passera-t-il quand Reece annulera ses noces ? Tu penses que la Reine l'acceptera ? Et les MacGils ? Tu vas jeter le royaume dans le chaos. Tu vas les monter contre nous. Ton amour vaut-il tout cela ?

Stara lui renvoya un regard dur.

— Notre amour est plus fort que n'importe quelle mise en scène. N'importe quel royaume. Tu ne comprendrais pas. Tu n'as jamais aimé comme nous nous aimons.

Cette fois, ce fut au tour de Matus de s'empourprer. Il secoua la tête d'un air furieux.

— Tu commets une terrible erreur, dit-il. Et Reece aussi. Vous allez tout entraîner dans votre chute, avec votre décision puéride et égoïste. Votre amour d'enfant aurait dû rester dans le passé.

Il poussa un soupir exaspéré.

— Tu vas écrire une missive et envoyer le premier faucon venu la porter à Reece. Tu vas lui dire que tu as changé d'avis. Tu vas lui conseiller d'épouser cette fille. Qui qu'elle soit.

Stara sentit une colère sourde monter en elle, plus violente que jamais auparavant.

— Tu oublies ta position, dit-elle. Ne me donne pas de conseil. Tu n'es pas mon père. Tu es mon frère. Parle-moi encore de cette façon et tout sera fini entre nous.

Matus eut l'air stupéfait. Stara ne lui avait jamais parlé ainsi. Et elle pensait chaque mot. Ses sentiments pour Reece étaient plus puissants que le lien qu'elle partageait avec son frère. Bien plus puissant que tout autre chose dans sa vie.

Visiblement blessé et choqué, Matus tourna les talons et partit en trombe.

Stara balaya à nouveau l'horizon du regard, dans l'espoir d'apercevoir un signe de Reece, mais elle savait qu'il était parti depuis longtemps.

Reece, pensa-t-elle. Je t'aime. Reste fort. Quels que soient les obstacles, sois fort. Annule tes noces. Fais-le pour moi. Pour nous.

Stara ferma les yeux et les poings, en priant tous les dieux qu'elle connaissait que Reece aurait la force de le faire et qu'il lui reviendrait. Alors, ils seraient ensemble pour l'éternité.

Quoi qu'il en coûte.

CHAPITRE DIX

Karus et Falus, les deux fils de Tirus, dévalèrent l'escalier en vis, en direction du donjon où leur père était emprisonné. Comme il était indigne pour eux de descendre rendre visite dans un tel lieu à leur père, ce grand guerrier qui avait été Roi des Isles Boréales ! En silence, ils firent vœu de le venger.

Cette fois, cependant, ils apportaient une nouvelle qui pourrait tout changer. Une nouvelle qui leur donnait de l'espoir.

Karus et Falus s'arrêtèrent devant les soldats qui montaient la garde à l'entrée de la prison – des hommes fidèles à la Reine. Le visage rouge d'humiliation, ils demandèrent la permission de voir leur père.

Les hommes de Gwendolyn s'entreregardèrent, puis hochèrent la tête et firent un pas en avant.

— Levez les bras, commandèrent-ils à Karus et Falus.

Ceux-ci s'exécutèrent, les nerfs à fleur de peau quand les soldats les dépouillèrent de leurs armes.

Les hommes ouvrirent alors les portes de fer et leur cédèrent le passage, avant de refermer fermement derrière eux.

Karus et Falus savaient qu'ils disposaient de peu de temps. Les soldats ne les laisseraient parler à leur père que quelques minutes, comme ils l'avaient fait depuis son emprisonnement. Après quoi, ils leur feraient signe de partir.

Les jeunes hommes longèrent le couloir de la prison.

Les cachots étaient vides, car Tirus était désormais le seul pensionnaire de ce vieil établissement. Enfin, ils éteignirent la dernière cellule sur la gauche, faiblement éclairée par une torche. Ils s'approchèrent des barreaux, à la recherche de leur père.

Lentement, Tirus émergea des recoins sombres de la pièce et s'approcha de ses fils. Il avait le visage creux, la barbe emmêlée, la mine sinistre. Il dévisagea ses enfants avec l'expression d'un homme prêt à ne jamais revoir la lumière du jour.

Le voir ainsi brisait le cœur de Karus et celui de Falus. Ils étaient bien décidés à trouver le moyen de le libérer et de se venger de Gwendolyn.

— Père, dit Falus d'une voix pleine d'espoir.

— Nous avons des nouvelles urgentes à vous communiquer, dit Falus.

Tirus leur renvoya un regard dans lequel brilla une lueur d'espoir.

— Eh bien, dites-moi, grogna-t-il.

Falus s'éclaircit la gorge.

— Notre sœur est, semble-t-il, tombée amoureuse de notre cousin, Reece. Nos espions nous ont rapporté qu'ils comptaient se marier. Reece a l'intention d'annuler son mariage sur le continent et d'épouser Stara à la place.

— Nous devons trouver le moyen d'arrêter cela ! s'exclama Karus d'un air indigné.

Tirus les fixa d'un air inexpressif, comme s'il assimilait les informations.

— Les arrêter ? dit-il lentement. Et pourquoi cela ?

Les deux fils adressèrent à leur père un regard surpris.

— Pourquoi ? demanda Karus. Nous ne voulons pas que notre famille rejoigne celle de Reece. Cela jouerait en faveur de la Reine. Nos familles réunies, elle aurait le contrôle sur tout le monde.

— Nous perdrons les dernières miettes de notre indépendance, renchérit Falus.

— Ils sont déjà décidés, ajouta Karus. Nous devons trouver un moyen de les arrêter.

Ils attendirent la réponse, mais Tirus secoua lentement la tête.

— Quels gamins stupides..., dit-il d'une voix sombre. Pourquoi ai-je eu des gamins stupides ? Ne vous ai-je donc rien appris ? Vous ne regardez que ce qui se trouve sous votre nez, jamais au-delà !

— Nous ne comprenons pas, père.

Tirus fit la grimace.

— Et voilà pourquoi je me retrouve dans cette situation. Voilà pourquoi vous ne gouvernez pas. Arrêter cette union serait la chose la plus stupide que vous puissiez faire et le pire qui puisse arriver à notre île. Si notre Stara épouse Reece, notre famille pourrait être sauvée.

Ses fils lui jetèrent un regard d'incompréhension.

— Vraiment ? Mais comment ?

Tirus poussa un soupir agacé.

— Si nos familles sont réunies, Gwendolyn ne pourra plus

me garder ici. Elle n'aura pas d'autre choix que de me libérer. Cela changerait tout. Le mariage ne nous retirerait pas notre pouvoir, il nous le rendrait, au contraire. Nous deviendrions des MacGils aussi légitimes que ceux du continent, sur un même pied d'égalité. Ne voyez-vous pas ? Un enfant de Reece et de Stara appartiendrait autant à leur famille qu'à la nôtre.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.